



17.122
Fret
✓

**LE NOIR
TE VA
SI BIEN**
(Texte Intégral)

**Comédie-Vaudeville
en un prologue
et quatre actes**

de

Jean MARSAN
d'après
O'HARA

Vous êtes priés de ne faire aucune marque, annotation, de ne biffer aucun mot ou phrase de la présente brochure, que vous recevez en prêt.

Pensez aux autres comédiens qui la recevront après vous.

Pensez aussi au coût de cette brochure que vous détérioreriez et qu'il faudrait remplacer.

Merci

Le bibliothécaire de la F.N.C.D.

FNCD 17.122

LE NOIR TE VA SI BIEN

(de Jean MARSAN d'après O'HARA - Texte intégral)

DISTRIBUTION

(par ordre d'entrée en scène)

Jennifer (femme de chambre)

Robert (valet de chambre)

Peter Campbell (agent immobilier)

Polly Baker (fille de Dorothée, nièce de Lucy)

Arthur Gordon (cousin de Dorothée)

Dorothée Baker (soeur de Lucy, mère de Polly, née Gordon)

Lucy Falkayan-Gordon (soeur de Dorothée, tante de Polly)

Colonel John Mac Lesby

Mise en scène

Décors

Costumes

Eclairages

Régie éclairages

Régie son

Régie scène

LE NOIR TE VA SI BIEN

(TEXTE INTEGRAL)

P
R
O
L
O
G
U
EDECOR UNIQUE...
MAIS... "EXPLOSABLE"N.D.L.R. : Le mot "explosable" vient du
verbe nitroglycérinéen "Boum !"Le hall d'une villa au bord de la mer, près
de Folkestone, dans le Sussex - partie
de la côte anglaise qui fait face à la côte
française du Pas-de-Calais.Placée sur la falaise, cette maison do-
mine la mer.Une porte s'ouvre sur l'escalier de la
cave ;

une fenêtre donne sur le ciel ;

un escalier monte aux chambres et une
grande porte mène d'un côté vers l'ex-
térieur ;une petite porte conduit, de l'autre côté
vers la cuisine.

SCÈNE PREMIÈRE

JENNIFER - ROBERT, PUIS CAMPBELL

Entre Jennifer, la femme de chambre, suivie
de Robert, le jardinier.JENNIFER .- Non, Robert, non ! Pas pendant le service ! Sinon, je dis tout au
Lieutenant !

ROBERT .- Nom de Dieu ! J'ai oublié de l'appeler !

JENNIFER .- C'est malin ! Qu'est-ce qu'on va prendre.

*Robert prend un appareil "talkie-walkie" et appelle.*ROBERT .- Allô; Messaline appelle Jeanne d'Arc ! Allô, Messaline appelle
Jeanne d'Arc. A vous !*Silence.*

Je répète : Messaline appelle Jeanne d'Arc. Répondez, Jeanne d'Arc.

Entre Campbell par la cuisine.

Il botte les fesses de Robert.

ROBERT (à Jennifer) .- Ça va pas non ! Ça va pas ?... (voyant Campbell)
Ça va bien Lieutenant ?

CAMPBELL .- Mais pourquoi ? Voulez-vous me dire pourquoi on m'a
envoyé le débutant le plus con de Scotland Yard ?

ROBERT .- Parce que je suis le seul à Scotland Yard à avoir été jardinier,
Lieutenant.

Jennifer remet l'appareil en place.

CAMPBELL .- Pourquoi n'êtes-vous pas resté jardinier, mon vieux ?

ROBERT .- Parce que j'étais un mauvais jardinier, Lieutenant.

CAMPBELL .- Ce n'est pas une raison pour entrer dans la police.

ROBERT .- D'après mon père, si. Il m'a dit : "Tu es trop bête, tout ce que tu
peux faire, c'est flic !"

CAMPBELL .- Venez ici quand je vous parle... Ecoutez-moi bien, espèce
d'abruti ! Vous ne devez vous servir de votre appareil à ondes cour-
tes qu'en cas d'extrême urgence. Et d'abord, pourquoi vous en ser-
vir ici ? Pourquoi pas dans la cuisine ?

ROBERT .- Parce qu'on a fait des essais avant votre arrivée, Lieutenant. Les
murs sont trop gros. L'émission ne passe pas jusqu'au phare. Il faut
se mettre ici, juste en vue du phare.

D'où il est, il montre le phare par la porte extérieure.

CAMPBELL .- Bon. Admettons. Alors, pourquoi étiez-vous en train de
m'appeler ?

ROBERT .- Pour dire que toute la famille est partie à la vente de charité.

CAMPBELL .- Je les ai vus partir... puisque je suis en haut du phare, avec
une longue-vue, jour et nuit ! Vous le savez, ça. Alors, pourquoi
m'appeler ?

JENNIFER .- C'est que nous avons relâché notre surveillance pendant dix mi-
nutes.

CAMPBELL .- Sergent, nous sommes en train de traquer les deux crimi-
nels les plus dangereux de toute l'histoire d'Angleterre. Alors, vous
n'avez pas à relâcher votre surveillance.

ROBERT .- Si vous pouviez nous dire un peu de quoi il s'agit, Lieutenant, ça
nous aiderait bien. Nous ne savons pas grand chose.

CAMPBELL .- C'est vrai, on vous a parachutés ici en catastrophe... On a
pas eu le temps de vous informer. Alors, écoutez-bien ce que je
vais vous dire, parce que je n'aurai pas le temps de me répéter.
Lady Lucy a été mariée cinq fois, et ses cinq maris sont morts, lui
laissant chaque fois une fortune considérable. Le Colonel Mac Lesby
a été marié six fois, et ses six femmes sont mortes, en lui laissant
chaque fois une fortune considérable.

ROBERT .- Et ils ne se font pas remarquer ?

CAMPBELL .- Jamais. Ça se passe toujours dans des pays très éloignés !
Mais ils ignorent tout l'un de l'autre. Et ça, c'est notre chance. Aucune
police du monde n'a jamais rien soupçonné, sauf Scotland Yard,
grâce au commissaire Shannon, l'as des as, qui a suivi la piste pen-
dant des années. Hélas, vous savez ce qu'il est devenu.

JENNIFER .- Un grand malade mental, Monsieur.

CAMPBELL .- Oui, sergent. Car il a commis une erreur : il a voulu poursuivre simultanément nos deux tueurs... Quand un mari de Lady Lucy mourait prématurément à San Francisco, il y courait. A peine arrivé, il apprenait qu'une épouse du colonel Mac Lesby venait d'être victime d'un accident à Bagdad : il sautait dans l'avion. Tokyo-Rome... Pékin-Moscou... Sa raison a fini par sombrer.

ROBERT .- Et il n'a jamais pu recueillir une preuve ?

CAMPBELL .- Aucune, jamais.

JENNIFER .- Ils sont forts !

CAMPBELL .- Non, ils ne sont pas forts, ils sont fous ! Ils tuent n'importe comment, sans prendre de précaution, en pleine inconscience. Ils tuent pour hériter, comme d'autres vendent des chaussures pour gagner leur vie. Ils échappent l'un et l'autre à toutes les lois de la criminologie.

ROBERT .- Alors, qu'est-ce qu'on peut faire ?

CAMPBELL .- Faire comme eux : foncer, improviser, tenter n'importe quoi. Se tenir à l'affût et agir le moment venu, comme eux. C'est ce que je fais. Par exemple, j'apprends que Lady Lucy vient passer trois semaines ici, et que sa soeur Dorothee Baker cherche un couple de jardinier-femme de chambre, je vous fais aussitôt occuper le terrain, tous les deux. En même temps, je découvre que John Mac Lesby désire acheter une maison au bord de la mer, je me transforme en agent immobilier, je lui donne rendez-vous ici... Son train entre en gare dans dix minutes.

JENNIFER .- Qu'est-ce que vous comptez faire, Lieutenant ?

CAMPBELL .- Je vais les mettre face à face. Et si la chance nous sourit, nous n'avons qu'à attendre le massacre. Alors, cramponnez-vous ! Et pensez au commissaire Shannon, mon père spirituel, un des plus grands novateurs de la police moderne, un génie de la criminologie, qui en ce moment, dans sa clinique, se déplace en patinette, en affirmant qu'il est Winston Churchill ! Alors, les deux responsables je veux me les faire, vous entendez ? Je veux me les faire ! Bon, je file à la gare chercher le...

ROBERT .- Le train...

CAMPBELL, *excédé* .- Le colonel, abruti !

ROBERT .- Ah oui ! Le colonel Abruti.

CAMPBELL .- J'y renonce !... Mais vous, soyez à la hauteur, parce que c'est l'affaire du siècle.

Il disparaît d'un bond par la cuisine.

JENNIFER .- Robert

ROBERT, *la rejoignant* .- Oui, Jennifer.

JENNIFER .- Désormais, seulement quand ils dormiront.

ROBERT .- Ça va être dur.

JENNIFER .- C'est l'affaire du siècle.

ROBERT .- Oui, mais toi aussi, tu es l'affaire du siècle.

Il va se jeter sur elle, mais elle s'enfuit.

Ils sortent de scène.

SCÈNE II

- POLLY
- ARTHUR
- DOROTHÉE
- PUIS LUCY

Polly, vêtue d'une élégante petite robe d'été et portant un "nounourse" en peluche rose, entre et court à la statuette posée sur un socle, mais n'en a pas le temps...

ARTHUR, *off* .- Polly !

Polly planque le nounourse sur le canapé et s'assied dessus. Elle prend un tricot dans un panier à ouvrage et commence à tricoter en chantant une vieille ballade du Sussex.

Arthur entre avec Dorothée en robe de garden-party et capeline.

ARTHUR .- Polly Baker tu es une voleuse ! Tu as définitivement déshonoré ta pauvre mère !

DOROTHÉE .- Tu me diras qu'il y a longtemps que c'est fait !

ARTHUR .- Aujourd'hui, la mesure est comble ! A la vente de charité de Lady Rochester ! En présence de l'évêque de Folkestone ! Polly Baker ! Rends-nous immédiatement le nounourse rose que tu as volé !

DOROTHÉE .- Et en plus, pendant que ma soeur est là ! Une Lady ! Où est-elle ? Lucy, où es-tu ? Polly où as-tu mis ta tante ?

POLLY .- Je suis kleptomane, pas kidnapeuse.

DOROTHÉE .- Lucy ! Pourvu qu'elle ne soit pas tombée de la falaise ! Lucy !!!

On entend la voix de Lucy, venant des entrailles du globe.

LUCY, *off* .- Dorothée !

ARTHUR .- Lucy !

POLLY, *se levant* .- Tante Lucy !

ARTHUR, *voyant le nounourse* .- Ah ! Le gros lot !

DOROTHÉE .- D'où ça peut venir ?

POLLY .- De ma cachette.

DOROTHÉE .- Ta cachette ! Quelle cachette ?

POLLY .- Ma cachette secrète. Tante Lucy est passée par le blockhaus et maintenant elle ne peut plus sortir, puisque la dalle de béton se referme automatiquement.

ARTHUR .- Mais elle risque de mourir asphyxiée.

POLLY .- Elle ne risque pas. C'est sûr : au bout de dix minutes, il n'y a plus d'air là-dedans.

ARTHUR .- Eh bien ! Ouvre-lui, tonnerre de bois !

POLLY .- Non !

DOROTHÉE .- Polly, préfères-tu garder ta cachette ou ta tante ?

POLLY .- Eh ! bien...

LUCY, *off* .- Eh bien ! Polly...

Polly va actionner la statuette en bougonnant.

POLLY .- C'est tout de même râlant, vous m'avouerez. Une cachette comme ça, ça ne se trouve pas deux fois dans une vie.

Une porte secrète s'ouvre, découvrant Lucy follement élégante, avec ombrelle et capeline.

Lourd et long silence.

LUCY .- Polly !

POLLY .- Oui, tante Lucy.

LUCY .- Ici, Polly. Ici.

Polly obéit craintivement.

LUCY, *l'embrassant* .- Merci, ma chérie. A ton âge, j'aurais laissé crever ma tante. Dis donc, qui l'a construite à ton avis, cette cachette ?

POLLY .- Je ne sais pas, tante Lucy... Depuis le 14^e siècle, nos ancêtres l'ont tellement tripoté ce manoir.

LUCY .- C'est peut-être Henri, le Cannibale ? Il entreposait là ses victimes. Dans un endroit frais, la viande se garde mieux.

POLLY .- Oui, mais c'est peut-être aussi celle qui prenait des bains de sang : Jane, la Frileuse.

LUCY .- Dis donc, Dorothee, qu'est-ce qu'on a comme monstres, dans la famille, quand on y pense... Et ce qui m'étonne le plus, c'est que la maison ne soit pas hantée... On devrait se cogner dans les fantômes, en toute logique.

DOROTHÉE .- Cessez de parler de monstres, de fantômes, et fermez cette porte secrète ! J'attends un acheteur à cinq heures, avec l'agent immobilier. Polly, va à la cuisine et demande à Jennifer qu'elle nous fasse du thé.

Exit Polly, vers la cuisine.

SCÈNE III

- ARTHUR
- DOROTHÉE
- LUCY

LUCY .- Alors, tu es toujours décidée à vendre la maison de nos pères ?

DOROTHÉE .- Je n'ai pas les moyens de la garder. C'est d'un entretien. D'abord, ça ne rime plus à rien de s'attacher à ces vieilles mesures. Et puis... Oh !... c'est difficile à dire...

ARTHUR .- Dites-lui, ma chérie, que vous allez vous remarier.

DOROTHÉE .- Lucy, je vais me remarier.

LUCY .- Il n'y a pas de quoi avoir honte.

DOROTHÉE .- Si. Je vais épouser Arthur.

- LUCY .- Quel Arthur ? Tu ne vas pas me dire : celui qui est là, devant nous ?
- DOROTHÉE .- Lui-même.
- LUCY .- Evidemment, je comprends ta honte.
- ARTHUR .- Je vais sortir ! Vous serez plus à l'aise pour échanger vos points de vue.
- LUCY .- Vous ne me gênez pas, Arthur. L'escroc, l'ivrogne, l'obsédé sexuel, ce n'est pas moi : c'est vous.
- ARTHUR .- Je me suis amendé, ma cousine : depuis un an que j'habite ici, pas "ça" à me reprocher.
- LUCY .- Je vous félicite.
- DOROTHÉE, *pleurant* .- Et puis, j'ai besoin d'un homme à mes côtés.
- LUCY .- Est-ce bien le cas ?
- DOROTHÉE .- Lucy, Arthur a beaucoup de défauts, mais c'est incontestablement un homme.
- LUCY .- Ça ! Des douzaines de femmes peuvent en témoigner.
- ARTHUR .- Oh ! Lucy !
- LUCY .- Quoi ? Ce n'est pas vrai ?
- ARTHUR .- Si ! Mais aucune n'a eu à s'en plaindre.
- LUCY .- Quoi qu'il en soit, cousin Arthur, rendez-la heureuse ou gare : vous savez que je peux devenir mauvaise à l'occasion.

SCÈNE IV

- ROBERT, UN INSTANT
- LUCY, UN INSTANT
- ARTHUR
- DOROTHÉE
- JOHN
- CAMPBELL

- ROBERT .- Madame, ce sont les deux messieurs qui ont rendez-vous.
- DOROTHÉE .- Faites-les entrer.
Lucy va pour sortir par l'escalier.
- LUCY .- Une si belle maison ! À des étrangers ! Je ne veux pas les voir, je serais capable de les étripier ! De les égorger ! De les scalper ! Et... c'est si peu dans ma nature.
Exit.
- DOROTHÉE .- Finalement, ça s'est bien passé avec Lucy. Elle ne t'a pas traité de maquereau.
- ARTHUR .- J'ai été très sensible à cette marque d'estime.
*Introduit par Campbell, le Colonel John Mac Lesby entre et va s'incliner devant Dorothee.
Tout vêtu de tweed, sa casquette sport à la main, il inspire le respect et la confiance.*

- JOHN .- Mrs Beker, je présume ? Permettez-moi de me présenter, je suis le colonel John Mac Lesby.
- DOROTHÉE .- Enchantée. A mon tour, laissez-moi vous présenter M. Arthur Gordon.
- ARTHUR .- Je suis un cousin de Mrs Baker.
- JOHN .- Excusez-moi, je ne vous avais pas vu.
- ARTHUR .- J'ai l'habitude.
- JOHN .- Comment allez-vous ?
- ARTHUR .- Comment allez-vous ?
- CAMPBELL .- Comment allez-vous ?
- ARTHUR .- Comment allez-vous ?
- JOHN .- Comment... Je l'ai déjà dit... Madame, j'aime cette délicieuse vieille baraque. Quel prix en demandez-vous ?
- CAMPBELL .- 30.000 livres.
- JOHN .- C'est cher. Il y a de gros travaux.
- DOROTHÉE .- Colonel, je ne vendrais pas cette maison si mon mari n'y était mort, l'année dernière, dans un terrible accident.
- JOHN .- Je suis désolé, réellement.
- DOROTHÉE .- Quand on sort de la maison, un sentier serpente au bord de la falaise. C'est de là qu'il est tombé.
- JOHN .- C'est haut ?
- DOROTHÉE .- Deux cents pieds.
- JOHN .- Et il est tombé dans la mer ?
- DOROTHÉE .- Non, colonel. Il a rebondi plusieurs fois. Et il laissait un morceau à chaque fois.
- JOHN .- Comme c'est intéressant. Enfin, je veux dire... Quelle horreur.
- DOROTHÉE .- Quand il est arrivé en bas, il avait diminué de moitié.
- JOHN .- Le prix de la maison devrait en faire autant... pardon ! Excusez l'esprit un peu épais d'un militaire habitué au rude langage du mess. Cela dit, je vous offre quinze mille livres pour cette maison.

SCÈNE V

- LUCY
 - ARTHUR
 - DOROTHÉE
 - JOHN
 - CAMPBELL

LUCY, *off* .- N'accepte pas ! Dorothée, n'accepte pas !

Lucy dévale l'escalier et se plante devant John.

LUCY .- Je ne te laisserai pas vendre notre maison de famille pour ce prix ridicule.

Dorothée fait les présentations.

- DOROTHÉE .- Colonel Mac Lesby, ma soeur, Lady Kalfayan.
- JOHN .- Comment allez-vous ?
- LUCY .- Comment allez-vous ?
- JOHN .- Puis-je savoir qui est, en définitive, propriétaire de cette maison ?
- DOROTHÉE .- C'est moi, Colonel.
- LUCY .- Ma soeur a hérité cette maison de nos parents. Elle peut en faire ce qu'elle veut. Mais j'estime que l'offre du colonel est positivement désopilante.
- JOHN .- L'essentiel est que mon offre ne fasse pas rire votre soeur qui est le propriétaire et ne fasse rire que vous qui n'êtes pas la propriétaire.
- DOROTHÉE .- Mais Lucy, je n'ai pas encore répondu à la proposition du colonel.
- LUCY .- Mais tu vas l'accepter, je te connais. Tu n'as jamais eu aucun sens du commerce ! Quand nous étions petites, je t'échangeais un stylo contre un caramel !... Et encore ! Je l'avais sucé avant !
- JOHN .- Dès que nous en aurons terminé avec les souvenirs d'enfance de ces dames, nous pourrons peut-être revenir à des problèmes plus actuels.
- LUCY .- Les problèmes n'ont pas changé. (*à Campbell*) Comment allez-vous ?
- CAMPBELL .- Comment allez-vous ?
- LUCY .- Ma soeur est capable de n'importe quelle faiblesse dès qu'elle se trouve face à un escroc.
- JOHN .- Vous dites cela pour moi, Madame ?
- LUCY .- Je le dis pour tous les escrocs ; je ne vois pas pourquoi je ferais exception en votre faveur.
- JOHN .- Venez, Mr Campbell ! Je n'écouterai pas une seconde de plus les insultes de cette folle.

SCÈNE VI

JENNIFER, UN INSTANT
 POLLY
 LUCY
 ARTHUR
 CAMPBELL
 DOROTHÉE
 JOHN

Polly et Jennifer entrent avec le thé.

- LUCY .- Si ma soeur est assez stupide pour accepter 15.000 livres de cette maison, je lui demanderai de me donner la préférence.
- DOROTHÉE .- Tu n'as aucun besoin de cette maison.
- LUCY .- Elle resterait dans la famille, au lieu de tomber entre des mains indignes. Non, mais regardez-le avec son pompon !

DOROTHÉE .- . Tu as un appartement à Londres, un château dans les Cornouailles, une citadelle à St-Tropez et un sérail à Ankara. Tu ne saurais que faire d'un manoir dans le Sussex. Ce serait une folie.

CAMPBELL .- On peut se permettre toutes les folies quand on possède la fortune de Lady Kalfayan.

John est très frappé par ce qu'il vient d'entendre.

JOHN, à part .- La fortune de Lady Kalfayan ?

LUCY .- Dorothee, j'achète ta maison. Monsieur Campbell, faites préparer l'acte.

JOHN .- Dans ce cas, je propose vingt mille livres.

LUCY .- Vingt-cinq mille livres !

JOHN .- Trente !

LUCY .- Quarante !

JOHN .- Cent !

LUCY .- Deux cents !

JOHN .- Trois cents !

CAMPBELL .- Arrêtez ! Arrêtez !

LUCY .- Vous avez raison, Monsieur Campbell. Le Colonel n'aurait pas les moyens de mettre des prix pareils. Chacun sait que, dans l'armée, on ne devient pas riche.

CAMPBELL .- Oh ! Milady ! On peut se permettre toutes les folies quand on possède la fortune du Colonel.

Lucy est très frappée par ce qu'elle vient d'entendre.

LUCY, à part .- La fortune du Colonel ?

ARTHUR, au téléphone .- Allô ! Oui... Ah ! Lady Hariett... Oui, nous avons trouvé le nounourse, Lady Hariett... Nous vous le rapportons immédiatement, Lady Hariett... Je suis absolument désolé, Lady Hariett... Mes hommages, Lady Hariett... C'était Lady Hariett.

Il raccroche.

DOROTHÉE .- Polly, tu vas rendre ce que tu as volé... Excusez-moi, colonel, mais ma fille est kleptomane.

JOHN, qui n'entend plus rien .- Ce n'est pas grave. Avec un bon grog ça passe vite.

DOROTHÉE .- Lucy, j'y vais avec Arthur. Nous ne serons pas trop de deux pour la surveiller. Elle est capable de reprendre d'une main ce qu'elle a donné de l'autre.

ARTHUR .- Vous n'êtes pas assez sévère avec cette enfant...

DOROTHÉE .- Enfin, je ne peux tout de même pas la fesser d'avantage ! Il y a des jours où j'en ai mal aux bras.

Dorothee et Arthur sortent.

Polly les suit.

POLLY .- Moi, ça ne me dérange pas, j'adore les châtiments corporels. Ah ! Mais c'est vrai, tu ne sais pas, Tante Lucy ! Depuis deux ans qu'on ne s'est vues, je suis devenue masochiste.

LUCY, qui n'entend plus rien non plus .- C'est très bien, ma chérie. À ton âge il est normal de s'engager politiquement.

POLLY .- Non, pas maoïste... masochiste !

LUCY, *toujours sur son nuage* .- Raison de plus, ma chérie.

ARTHUR, *off* .- Polly !

POLLY .- J'arrive !

Exit Polly.

John et Lucy n'entendent même plus Campbell qui sort en disant :

CAMPBELL .- Bon, eh bien, je vais en profiter pour faire le tour de la propriété... si vous le permettez, Madame.

LUCY .- Je vous en prie.

CAMPBELL .- Je vous remercie. (*à John*) Elle comporte une chapelle et un cimetière privé. Vous allez me trouver d'un autre âge, mais je vais aller faire une petite prière.

Exit Campbell.

SCÈNE VII

- JOHN

- LUCY

John se réveille brusquement en entendant les mots "chapelle" et "cimetière".

JOHN .- Une chapelle et un cimetière ?

LUCY .- Et pas une chapelle désaffectée, Colonel. L'évêque de Folkestone a bien voulu laisser à notre famille le privilège d'y célébrer les offices divins. Les messes bien sûr, mais aussi les baptêmes, mes mariages et les enterrements.

JOHN .- Ainsi dans cet endroit, on peut naître, aimer et mourir, sans sortir de chez soi ? Comme c'est confortable.

LUCY .- Très.

Ils se dévorent littéralement du regard.

LUCY .- Mais peut-être désirez-vous une tasse de thé ?

JOHN .- Très volontiers, j'adore le thé. Surtout servi par de si belles mains.

LUCY .- Oh ! Colonel. Du sucre ?

JOHN .- J'en suis féru, merci. Quatre.

Lucy lui donne son thé et lui éclate de rire au nez.

LUCY .- Quand je pense qu'il y a dix minutes, j'étais prête à vous mordre !

JOHN .- Le proverbe écossais dit : "Un chasseur préfère rencontrer une louve qu'une huître" !

LUCY .- Dans votre bouche, Colonel, les mots claquent comme des coups de carabine.

JOHN .- L'habitude de donner des ordres sous la mitraille.

LUCY .- Vous avez de la famille ?

JOHN .- Hélas, aucune. Dernier représentant des Mac Lesby. Un pauvre veuf.

LUCY .- Je suis veuve moi-même.

JOHN .- Un deuil récent ?

LUCY .- Et cruel.

JOHN .- Moi aussi.

LUCY .- Enfin, les plus à plaindre sont ceux qui restent.

JOHN .- Oh ! Comme je suis de votre avis !

Ils soupirent ensemble.

JOHN .- Et pour les droits de succession, vous n'avez pas eu trop de difficultés ?

LUCY .- Non. Vous savez, quand les précautions sont prises...

JOHN .- Comme je suis de votre avis. Un contrat de mariage bien fait est une preuve d'amour.

LUCY .- "Bien fait", ça ne veut pas dire "compliqué". "Tout au dernier vivant", voilà une formule précise.

JOHN .- Pour les biens immeubles. Mais... pour le liquide ?...

LUCY .- Un coffre en Suisse.

JOHN .- Ah, c'est bien ça ! C'est très bien ! Moi aussi.

LUCY .- Voulez-vous visiter le cimetière ?

JOHN .- Avec joie.

LUCY .- Ah ! Quand la vie se met à être belle.

JOHN .- Ce qu'elle peut être belle !

Ils se prennent la main.

Ils ont l'air de défaillir d'amour.

RIDEAU

FIN DU PROLOGUE

Pendant le rideau, éclate la marche nuptiale de "Lohengrin", de Wagner, chantée par des jeunes filles, en allemand.

acte **1** Dorothée et Polly sont vêtues de délicieuses robes à la mode 1830-1840.

Elle n'ont pas encore leurs chapeaux, elles achèvent de composer des bouquets de fleurs dans des vases enrubannés.

Une nappe blanche sur la table.

Des assiettes à dessert avec des couverts à dessert, des cristaux.

Atmosphère de fête.

La marche nuptiale s'éteint, mais les deux dames continuent à chanter le même air.

SCÈNE I

— POLLY
— DOROTHÉE
— ROBERT

POLLY .- Oh ! Maman, c'est merveilleux de se marier !

DOROTHÉE, *grave* .- Ma chérie, méfie-toi ! "Tous les malheurs des femmes viennent de ce qu'elles confondent le mariage avec le jour du mariage..."

Robert, qui a revêtu une tenue de maître d'hôtel, entre de l'extérieur avec un gâteau sur un plateau.

Il ressortira lorsqu'il aura déposé le gâteau.

ROBERT .- Madame, on vient d'apporter le gâteau.

POLLY .- Il est beau, mais il est petit.

DOROTHÉE .- C'est un cadeau de John et John est écossais.

POLLY .- Remarque, il sent bon.

DOROTHÉE .- C'est un véritable gâteau anglais, harmonieux mélange de cannelle, de sainfoin et de graisse de rognon de boeuf !

POLLY .- Oh ! Les petites figurines qui représentent les mariés, ce que c'est mignon !

Elle saisit une des figurines plantées sur le gâteau.

DOROTHÉE .- Polly ! Veux-tu bien ne pas lécher le marié ! C'est un symbole. On ne lèche pas les symboles. Ils faut les laisser côte à côte. L'un contre l'autre, partis pour le grand amour.

Polly repique la figurine dans le gâteau.

POLLY .- Grand amour, bof! Tu ne trouves pas que ce mariage s'est fait un peu vite? En huit jours?

DOROTHÉE .- C'est ça l'amour. Comme dit la chanson...

Elle chante avec l'accent italien.

"C'est ça l'amorrré..."

POLLY .- Maman, tante Lucy, elle a dit à son fiancé qu'elle avait été mariée cinq fois?

DOROTHÉE, *montant l'escalier* .- Bien sûr, ma chérie.

POLLY .- ... et que ses cinq maris étaient morts?

DOROTHÉE, *plus faiblement* .- Bien sûr, ma chérie.

POLLY .- Maman, tu mens.

DOROTHÉE .- Bien sûr, ma chérie. Allons finir de nous préparer, nous allons être en retard.

Elle sort par l'escalier quatre à quatre, suivie de Polly.

SCÈNE II

— JENNIFER

— ROBERT

Aussitôt, Jennifer sort en courant de la cuisine, poursuivie par Robert.

JENNIFER .- Non! Robert, non! Pas pendant le service!

ROBERT .- C'est maintenant que ça me prend.

JENNIFER .- C'est tout le temps que ça te prend! Non!

Elle s'enfuit vers l'extérieur, poursuivie par Robert.

SCÈNE III

— JOHN

— LUCY

— DOROTHÉE

— POLLY

PUIS ARTHUR

La scène reste vide un instant.

Une cloche se met à sonner au loin.

En haut de l'escalier, John paraît en grand uniforme de Colonel du 14è "Royal Punjabis Fusiliers": pantalon noir, tunique rouge, épaulettes d'or, turban de satin blanc, décorations et poignard.

Il descend l'escalier en criant vers le haut.

JOHN .- Mesdames, êtes-vous prêtes ?

VOIX DE LUCY, DOROTHÉE ET POLLY .- Non !

John achève de descendre l'escalier.

JOHN .- Tant mieux.

Les cloches continuent à sonner.

John vérifie qu'il est seul.

Il ouvre sa main qui contient une petite seringue, va au gâteau, enlève la figurine de la mariée, pique le gâteau avec la seringue et en injecte le contenu.

JOHN .- Effet foudroyant. 30 secondes.

On entend chanter Dorothée.

DOROTHÉE, *off* .- C'est ça l'amoré...

JOHN, *chantant* .- C'est ça l'amoré... (*regardant sa seringue*) Ça c'est la mort !

Il prend la figurine qui représente la mariée et la place à l'endroit de la piqûre.

Il cherche où jeter sa seringue, puis crie vers le haut.

JOHN .- Chérie, je vais faire un tour à la falaise.

LUCY, *off* .- Chéri ! Faites attention ! Ne vous tuez pas avant le mariage.

JOHN .- Ce serait vraiment stupide !

Il sort, la scène reste vide encore un instant.

Lucy descend à son tour, en toilette d'époque, comme les autres dames.

Elle crie vers le haut.

LUCY .- Dorothée, Polly ! Vous en avez pour combien de temps ?

DOROTHÉE & POLLY, *off* .- Une minute !

LUCY .- Parfait; (*Bas*) C'est suffisant.

Elle vérifie que John est au loin par la porte grande ouverte.

LUCY .- Hou, hou !

JOHN, *off* .- Hou, hou !

Elle fait un grand signe du bras, puis va vers le gâteau, écoute si personne ne vient et découvre un compte-gouttes qu'elle cachait dans ses gants tenus à la main.

Elle fait un trou avec la figurine représentant le marié, y verse le contenu du compte-gouttes.

LUCY .- Avec ce produit, deux petits hoquets et c'est fini.

Elle repique la figurine dans le trou et va jeter son compte-gouttes dans le vase à fleurs.

Dorothée et Polly descendent l'escalier, ayant mis leur couvre-chef d'époque.

John revient par la porte extérieure.

DOROTHÉE .- Nous voici, nous sommes prêtes.

DOROTHÉE .- Bonjour, Monsieur. (*Bas, à Lucy*) Qui est ce radjah ? Un ami de John ?

LUCY .- C'est John, ma chérie.

DOROTHÉE .- Ah ! C'est John ! Je ne vous reconnaissais pas. Je ne suis pourtant pas myope. Mais... avec ce pansement sur la tête !

JOHN .- C'est un turban, Dorothée.

DOROTHÉE .- Ah ! C'est un turban ! Et ce costume, qu'est-ce que c'est ?

JOHN .- C'est l'uniforme de colonel du 44^e "Royal Punjabis Fusiliers"... où je servais encore il y a quelques années.

DOROTHÉE .- Mais, n'avons-nous pas perdu les Indes, après la guerre ?

JOHN .- Pas entièrement. Grâce à quelques conseillers techniques, dont j'étais.

LUCY .- Ça me fait très plaisir John, que vous ayez mis votre bel uniforme pour notre mariage.

JOHN .- Je désire aussi qu'on le mette pour mon enterrement.

LUCY .- Ça, je vous le promets !

JOHN .- Oui, enfin, pas tout de suite.

POLLY, *caressant le poignard de John* .- Que c'est beau ce poignard.

JOHN .- C'est considéré, au Pendjab, comme signe de virilité. (*Contemplant l'arme*) ... très stylisé, bien sûr.

DOROTHÉE .- Dépêchons. Le pasteur nous attend. Vous savez qu'il était complet jusqu'à la fin du mois. Il vous a pris en urgence parce que Polly l'a convaincu...

ARTHUR, *off* .- Dorothée ! Polly !

DOROTHÉE, *sortant* .- Allez, en route !

POLLY .- Oui, oui. Il ne voulait rien savoir, le pasteur ; il disait que Tante Lucy pouvait patienter un peu, qu'elle n'en était pas à son coup d'essai...

Lucy l'interrompt très vigoureusement en cours de réplique.

LUCY .- Bon. Bon. Bon. Qu'est-ce que tu lui as répondu, toi ?

POLLY .- Je lui ai répondu... que vous aviez le feu au machin.

JOHN .- Oh ! Le feu au machin ! Mon petit, l'amour est un sentiment très enrichissant. On peut être percé par ses flèches à chaque instant de la vie.

LUCY .- Ainsi, moi, à mon âge, à l'approche de mes "TUIT" ans...

JOHN .- Pardon ?

LUCY .- À l'approche des mes "TUIT" ans, j'ai encore le coeur battant.

JOHN .- Nous avons le coeur battant à "TUIT" ans.

Entrée d'Arthur

ARTHUR .- Alors ? Qu'est-ce que vous faites ? Le pasteur attend et il a déjà un peu forcé sur le vin de messe ! Alors, si vous tenez à être mariés par un pasteur vertical, dépêchez-vous !

Exunt tous les comédiens pour se rendre au mariage.

DEUXIÈME PARTIE - RETOUR DU MARIAGE

SCÈNE IV

— TOUS, SAUF CAMPBELL

*Robert et Jennifer sont en scène.**Entre Arthur.*

ARTHUR .- Ah ! mes petits poussins, le mariage du siècle. Très réussi. Expédié en deux coups de goupillon. Le pasteur était ivre mort, il a terminé la cérémonie à quatre pattes, en disant aux jeunes mariés : "Mes enfants, vous voilà pasteurisés !" C'est drôle, non ?

Lucy et John entrent

LUCY .- Quel beau mariage, John.

JOHN .- Oh ! oui, pour un beau mariage, c'est un beau mariage.

LUCY .- C'est mon plus beau.

JOHN .- Comment, c'est votre plus beau ?

LUCY .- C'est mon plus beau jour de ma vie. Dans mes bras, mon mari.

JOHN .- Dans mes bras, ma femme.

LUCY .- Oh ! John, nous allons tout partager, les joies, les peines...

JOHN .- Oui, mais nous devons d'abord partager le gâteau.

LUCY .- Oh ! oui, le gâteau de mariage !

JOHN .- Il ne faut pas perdre de temps ! Il faut le couper dès que l'on rentre de l'église. Sans ça, ça porte malheur.

Entrent Dorothee et Poly.

DOROTHÉE .- Arrêtez !!!

*Elle bondit.**Tous se figent.*

DOROTHÉE .- Quelqu'un a déplacé les figurines.

Elle court au gâteau.

JOHN .- Vous êtes sûre ?

LUCY .- Comment ça se fait ?

Dorothee donne ses explications en joignant le geste à la parole.

DOROTHÉE .- Je ne sais pas, mais elle n'étaient pas placées comme ça ; elles étaient placées comme ça et maintenant je les retrouve comme ça.

Alors, pourquoi pas ici ou là, ou là. Non, mes enfants, soyons sérieux, leur place est là !... En plein centre !

*Elle déplace les figurines, fait tourner le plateau comme un carrousel.**Lucy et à John sont paralysés.*

Qu'est-ce que vous avez à regarder ce gâteau avec ces yeux-là ? Vous le dévorez des yeux, vilains gloutons. Eh bien ! Vous attendrez

que nous ayons ôté nos capelines ! Viens, Polly ! Et ne mangez pas le gâteau sans nous ! Vous avez juste le droit de le humer !

Elle sort vers le haut, avec Polly.

Le mot "humer" frappe les deux époux.

LUCY, à part .- Humer !

JOHN, à part .- Humer !

LUCY & JOHN, À PART .- Humons !

De la truffe, ils se mettent à parcourir la surface du gâteau, comme deux terriers consciencieux.

Evidemment ils se gênent, ils se redressent.

JOHN .- Lucy, on ne peut pas humer à deux.

LUCY .- Alors, laissez-moi humer toute seule.

JOHN .- J'étais là le premier.

LUCY .- C'est ma soeur qui en a eu l'idée.

JOHN .- Je suis votre mari, vous devez me laisser humer.

LUCY .- Je suis votre femme et je dois humer la première.

JOHN .- Humez vite, alors !

Jennifer entre avec un couteau à gâteau.

JENNIFER .- Le couteau, Monsieur.

Lucy survole le gâteau en rase-mottes.

LUCY .- Ça sent bon, ça sent bon, ça sent bon... ça sent bon !

Elle a retrouvé le bon endroit et y pique la figurine de la mariée.

ARTHUR .- Assez, Lucy, vous avez passé le temps d'humer.

JOHN .- A moi ! Je vais vous dire ce que ça sent, moi.

Même survol en rase-mottes.

JOHN .- Ça sent la cannelle, le sainfoin et la graisse de rognon de boeuf !

Lui aussi, replante sa figurine au bon endroit.

Il se relève, haletant.

JOHN .- Alors, il y a combien de parts à couper ? Nous sommes sept...

POLLY, off .- Six ! J'en prends pas : ma ligne !

JOHN .- Un chiffre pair, c'est facile.

LUCY .- Attendez ! Il faut que je tienne le couteau avec vous. C'est la coutume.

JOHN .- Oui, mais alors ne me faites pas dévier du droit chemin.

Lucy pose sa main droite sur celle de John qui tient le couteau.

LUCY .- Je vous y ramènerai au besoin.

Il va de soi que, pendant ce qui suit, Lucy et John ne songent qu'à bien isoler l'endroit fatal.

JOHN .- Une fois dans un sens.

LUCY .- Une fois dans l'autre.

JOHN .- Ça fait quatre parts bien droites.

LUCY .- Maintenant, il va falloir en faire six.

JOHN .- Là, ça va être plus compliqué.

LUCY .- Il s'agit de ne pas se tromper...

JOHN .- Car si on se trompe...

LUCY .- On est cuit.

Les six parts sont coupées.

Les deux parts empoisonnées, sont marquées par les effigies.

JOHN .- Et maintenant, je vais servir.

LUCY .- Non, c'est moi !

JOHN .- Non, c'est moi !

Ils se disputent ad libitum.

Dorothee dévalant l'escalier avec Polly intervient à temps.

DOROTHÉE .- Qu'est-ce que j'entends ? Vous n'avez pas honte ? Vous disputer le jour de votre mariage ! Grands enfants que vous êtes !

JOHN .- Vous avez raison, Dorothee. À présent, la parole est à l'amour ! Lucy, selon la tradition, je vous offre votre part de gâteau.

Il prend la part marquée par l'effigie de la mariée, la pose sur une assiette et la tend à Lucy qui la prend.

LUCY .- Et moi, je vous offre la vôtre.

Elle prend la part marquée par l'effigie du marié à John, qui le prend.

Tous deux portent solennellement leur part de gâteau à leur bouche...

Mais Dorothee les confisque et les replace là où elles étaient.

DOROTHÉE .- La tradition, la seule, la vraie, veut que les mariés soient servis en dernier et là dessus, je ne transigerai pas ! Robert ! Jennifer ! Des assiettes !

Puis elle ôte les effigies et les tend à John et Lucy.

DOROTHÉE .- A chacun son effigie. et maintenant je vais servir.

Lucy et John la suivent en pointant du doigt, chacun, leur part fatale, pour essayer de ne pas perdre le contrôle des événements.

Dorothee parvient à Arthur et tourne la plat pour qu'il prenne la part qu'elle lui indique, ce qui complique la vie des deux mariés, puis elle continue à faire le tour de la pièce.

DOROTHÉE .- Pour vous, mon chéri, prenez la plus grosse. A vous Jennifer, fidèle servante.

Bousculant John qui renifie le gâteau.

DOROTHÉE .- Non, John, j'ai dit les mariés en derniers !

Lucy et John se tamponnent en pleine course.

JOHN .- Faites attention ! Tenez votre droite !

- LUCY .- Je suis en Angleterre, je tiens ma gauche !
- DOROTHÉE, *servant Robert* .- J'allais oublier Robert ! Une pour vous, une pour moi et les deux dernières pour les mariés.
Elle laisse sur la table les deux parts que Lucy et John regardent avec perplexité ; sont-ce les parts fatales ?
- DOROTHÉE .- Voilà ! Et maintenant, mangeons.
John doit empêcher la catastrophe, il hurle.
- JOHN .- Ah ! Ah ! Attendez ! Attendez... nous n'avons pas dit les grâces.
Les assis se relèvent.
- JOHN .- Ô Seigneur, bénissez cette pâtisserie... Et nourrissez tous ceux dont les estomacs crient.
- TOUS .- Amen.
John, à part, renifle l'assiette d'Arthur.
- JOHN .- Ce n'est pas celle-ci.
Lucy va renifler l'assiette de Robert et Jennifer.
- LUCY .- Attendez, attendez, les amoureux ! Enfin, quoi ! On ne va pas vous les manger. (*à part*) Ce ne sont pas celles-là.
John va à Dorothée, qui attaque son gâteau avec voracité.
- JOHN .- Mangez lentement, grosse gourmande.
Il renifle.
- JOHN, *à part* .- Ce n'est pas celle-là.
Rassurée par ces deux-là, Lucy croise John rassuré par les deux autres.
John s'approche de Jennifer et Robert qui attaquent leur gâteau. Il tire sa montre et attend leur mort.
Cependant, Lucy reste pétrifiée devant Arthur qui dévore sa part à belles dents, sous l'oeil attendri de Dorothée qui n'a pas encore attaqué la sienne.
- LUCY .- Arthur, vous avez déjà mangé votre part ?
- ARTHUR .- Excellent ! Une merveille. J'ai rarement dégusté une pâtisserie de cette qua...â â â... A A A AH !
Il se dresse, foudroyé.
- DOROTHÉE .- Qu'avez-vous, Arthur ?
- ARTHUR .- C'est horrible.
- LUCY .- Un hoquet, vous avez un hoquet.
- ARTHUR .- Non.
- LUCY .- Alors parlez ! Dites-nous ce que vous ressentez !
- ARTHUR .- J'ai oublié d'inviter le pasteur.
- LUCY .- Ah ! Bon : ce n'est pas celle-là !
- DOROTHÉE .- Je me demandais ce qui vous arrivait.
Lucy se remet, pendant que John finit de compter, regardant Jennifer et Robert qui mangent.

JOHN, *à part* .- 27, 28, 29, 30... Boum ! Morts !

Rien ne se passe.

JOHN .- Ce ne sont pas celles-là.

À ce moment, Dorothée s'étrangle.

LUCY .- Dorothée, ma petite soeur. Le hoquet. Elle a le hoquet. C'est elle. Oh ! Mon Dieu !

Lucy tombe à genoux en pleurant.

LUCY .- Je suis une misérable ! Je suis une mauvaise ! D'ailleurs j'ai toujours été mauvaise. Je suis une misérable !

DOROTHÉE .- Qu'est-ce qui t'arrive ?

LUCY .- Comment te sens-tu ?

DOROTHÉE .- Très bien, j'ai seulement avalé de travers.

LUCY .- Ah ! Je suis contente. Je suis contente.

DOROTHÉE .- Pourquoi ?

LUCY .- Je ne t'avais jamais vue avaler de travers.

DOROTHÉE .- Viens boire un peu de champagne, ma chérie, ça te remettra.

JOHN, *bas* .- Arthur ! Ma femme n'est pas un peu folle ?

ARTHUR .- Si, mais nous sommes tous un peu fous, dans la famille. Nous avons un chromosome cintré, un chromosome avec une taille de guêpe. Très rare. Spécial aux Gordon de Baskerville.

Lucy et John se retrouvent devant la table et concluent en aparté, chacun pour soi.

Dorothée saisit les deux parts au moment où ils vont pour les renifler.

Jennifer et Robert desserviront les assiettes au fur et à mesure.

DOROTHÉE .- Regardez ça ! Tout le monde a fini et ils n'ont pas encore commencé.

TOUS .- Commencez ! Commencez !

ARTHUR .- Un discours ! Un discours !

JOHN, *reniflant la part de gâteau qu'il tient* .- Mes amis... Mes amis... Lucy, c'est avec une émotion très tendre, qu'en ce jour solennel, je me souviens que la première fois que je vous vis, je me suis dit... (*à part*) Pas de doute, c'est celle-là !

TOUS .- Bravo, bravo !

ARTHUR .- A vous, Lucy !

LUCY .- John a une manière tellement émouvante de s'exprimer, que je sens... (*elle renifle*) Je sens... (*à part*) Pas de doute, c'est celle-là !

TOUS .- Bravo ! Vive la mariée !

LUCY .- John, vous n'avez pas voulu me laisser partager le gâteau, résultat : les parts sont inégales, la mienne est beaucoup trop grosse !

JOHN .- Voulez-vous que nous échangeons, mon amour ?

LUCY .- Puisque vous me le demandez, mon trésor.

TOUS .- Vivent les mariés !

Les mariés échangent leurs parts.

JOHN .- Lucy, je n'oublie pas que nous sommes liés pour le meilleur et pour le pire.

Chacun dégage de son côté avec la nouvelle part de gâteau, croyant que c'est l'autre qui a la part empoisonnée.

Lucy & John, sont de part et d'autre de la scène.

JOHN & LUCY, *entre leurs dents* .- Et voilà l'travail !

ARTHUR .- Pour les mariés, hip, hip, hip...

TOUS .- Hourra !

ARTHUR .- Commencez .

TOUS .- Commencez ! Commencez !

JOHN, *à part* .- C'est forcément l'une des deux.

LUCY, *à part* .- C'est l'une ou c'est l'autre.

ARTHUR .- Champagne !

TOUS .- Champagne !

Arthur .- Polly, apportez le champagne ! Jennifer, faites sauter les bouchons !

JOHN .- Bon appétit, mon amour !

LUCY .- Après vous, John !

Dès qu'ils ont mordu dans le gâteau, Lucy et John ont senti le goût du poison. Ils cherchent de l'oeil un endroit où ils pourraient cracher la bouchée mortelle.

DOROTHÉE .- Les cadeaux ! On a oublié les cadeaux ! Robert venez avec moi !

Elle monte à l'étage avec Robert.

ARTHUR .- De la musique ! Une "scottish" valse en votre honneur, Colonel !

Musique très typique.

Lucy est coincée par Polly qui lui tend un verre, et ne peut aller cracher son bout de gâteau.

POLLY .- Un petit coup de champagne, Tante Lucy ? T'as pas fini ton gâteau ?

John est également coincé par Arthur qui lui donne une grande tape dans le dos.

ARTHUR .- Alors, John, heureux ?

Arthur met un cigare dans la bouche de John qui étouffe.

Dorothée et Robert, les bras chargés de cadeaux, descendent les escaliers.

TOUS .- Ah ! Les cadeaux.

DOROTHÉE .- Attention ! Assis, les jeunes mariés. La distribution commence !

Lucy et John poussent un cri d'autant plus admiratif que l'aumônière que Dorothée leur présente ferait un crachoir idéal.

LUCY & JOHN .- Omm ! Omm !

DOROTHÉE .- D'abord le cadeau de Polly à sa tante.

TOUS .- Oh !

DOROTHÉE .- Une aumônière en peau de cormoran, de celles que les bagnards de l'île Santa-Maria brodaient patiemment avec des arêtes de barbues enfilées de cheveux de méduse. Et c'est émouvant de penser que leurs grosses pattes d'étrangleur devenaient des mains de fée pour accomplir ces miraculeux travaux d'aiguille. Ça sert de porte-monnaie.

ARTHUR .- A propos de porte-monnaie, j'ai une histoire très drôle, on vient de me la raconter, vous allez mourir de rire... Alors, c'est un Ecos-sais qui arrive à la messe et au moment de la quête il sort son porte-monnaie... il ouvre et qu'est-ce qu'il en sort ... une mite.

Tous rient. John et Lucy en profitent pour s'échapper et aller cracher.

LUCY .- C'est irrésistible ! C'est à mourir de rire !

John commence à avoir le hoquet.

LUCY .- Il a le hoquet ! John, vous avez le hoquet, mon chéri.

DOROTHÉE .- Il faut lui mettre la tête dans un tilleul froid.

POLLY .- Non. Il faut lui faire peur. Hou !!!

ARTHUR .- Non, il faut lui serrer les mains en le regardant droit dans les yeux.

LUCY .- Non ! Non ! Non ! Je sais ce qu'il lui faut. Il lui faut un bain d'algues chaudes, Dorothée, Arthur, allez faire couler un bain archi-bouillant ! Vite, les autres allez me chercher des algues au bord de la mer ! Courez !

Tous sont sortis.

SCÈNE V

— LUCY

— JOHN

John continue toujours à hoqueter.

LUCY .- Ce n'est rien, John, vous allez voir, ça va passer très vite. Dans une seconde, on n'en parlera plus. Encore un hoquet et c'est fini ! Alors, on le fait son dernier hoquet ?

JOHN .- Ouf !

LUCY .- Et voilà !

JOHN .- C'est passé.

LUCY .- Comment, c'est passé ?

JOHN .- Ouf ! Terminé.

LUCY .- Et comment vous sentez-vous ?

JOHN .- Très bien.

LUCY .- Dites-moi... (*Sévèrement*) mon cher John, mais vous avez une santé de fer ?

JOHN .- Ne croyez pas ça ! Ce sont des spasmes cardiaques.

LUCY, *folle de joie* .- Oh ! John, vous êtes cardiaque ? (*Plus compatissante.*) John, vous êtes cardiaque ?

JOHN .- Faut que je fasse attention, c'est tout.

LUCY .- J'espère que certains plaisirs ne vous sont pas interdits ?

JOHN .- Quelle importance ! Quelle joie ce serait : mourir de plaisir dans vos bras !

LUCY, *pleine d'espoir* .- John ! Vous croyez vraiment que ce serait possible ?

JOHN .- Le cardiologue m'a prévenu : "Vous, vous mourrez dans les bras d'une femme trop aimée !"

LUCY .- Fallait le dire tout de suite !

RIDEAU

acte 2

Le lendemain, en fin de journée.

Robert, qui a gardé sa tenue de valet de chambre, est en train d'examiner les champignons qui emplissent un grand panier.

Jennifer émerge de la cave.

SCÈNE I

— JENNIFER

— ROBERT

— POLY

— LE TALKIE-WALKIE (CAMPBELL)

JENNIFER .- Oh ! cette cave ! Oh ! ce qu'elle est raide ! 47 marches taillées dans le roc ! Ce n'est pas une cave, c'est un gouffre !

ROBERT .- Appelle le lieutenant.

Jennifer prend le talkie-walkie.

JENNIFER.- Allô, Messaline appelle Jeanne d'Arc.

LE TALKIE-WALKIE .- Je vous écoute, Messaline.

JENNIFER .- Je viens de ratisser la cave. Rien. Ni armes, ni explosifs, ni poison. Autre chose : ce matin, le Colonel et Lady Lucy ont été aux champignons. Le panier est là. Le brigadier est en train de les examiner un à un.

ROBERT .- Ils sont tous bons.

JENNIFER .- Ils sont tous bons.

LE TALKIE-WALKIE .- Est-ce que cet imbécile s'y connaît en champignons ?

JENNIFER .- C'est un homme de la terre, Lieutenant.

LE TALKIE-WALKIE .- Vous êtes sûr qu'ils ne peuvent pas vous surprendre ?

Robert quitte son panier et vient peloter les fesses de Jennifer.

JENNIFER .- Non, ils sont dehors tous les cinq, en train de jouer à colin-maillard.

LE TALKIE-WALKIE .- Oui, je les ai dans mon télescope.

JENNIFER .- Maintenant, c'est le Colonel qui a les yeux bandés.

LE TALKIE-WALKIE .- Oui, je les ai dans mon télescope. Sergent, ôtez vos mains.

ROBERT .- Oh ! Pardon !

Robert est venu derrière Jennifer et en profite pour la troussez discrètement.

LE TALKIE-WALKIE .- Vous aussi, je vous ai dans mon télescope.

ROBERT .- C'est vrai, Lieutenant ; je vous vois tout petit en haut de votre phare, alors forcément, celui que je vois, il me voit.

Mais Robert reste dans la position où il a été surpris.

LE TALKIE-WALKIE, *hurlant* .- Arrêtez de peloter les fesses du Sergent ,
Sergent !

Polly paraît en haut de l'escalier.

POLLY .- Vous êtes là, Mr Campbell ?

JENNIFER .- Non, il n'est pas là.

Jennifer cache le talkie-walkie.

POLLY .- Je ne suis pas folle ! J'ai reconnu sa voix.

JENNIFER .- Mademoiselle, je peux vous jurer que nous n'avons pas "VU"
Mr Campbell depuis hier soir.

POLLY .- Dommage, je lui dirais bien deux mots, moi, à Mr Campbell. Il
doit savoir aimer, il a des yeux cruels.

Jennifer et Robert ont fui dans la cuisine.

SCÈNE II

— POLLY

— DOROTHÉE

— ARTHUR

— LUCY

— JOHN

Dorothée et Arthur entrent. Ils ne voient pas Polly.

DOROTHÉE .- J'ai peur ! J'ai peur ! Il va m'attraper ! J'ai peur !

ARTHUR .- Non, n'aie pas peur Dorothée, ton homme est là !

*Il va pour caresser Dorothée mais est interrompu
par Polly.*

POLLY, *à sa mère* .- Ta fille aussi !

ARTHUR .- Pardon.

Lucy entre à son tour.

LUCY .- Attention ! Voilà le monstre ! Il va nous manger !

*Tous se cachent derrière des meubles. Ils ne bou-
gent pas. Ils font le silence absolu.*

John entre avec les yeux bandés. Il titube de fatigue.

JOHN .- Mesdames, Mesdames, Mesdames, où êtes-vous ? Hou ! Hou !
Il n'y a personne ?

Il ôte son bandeau et s'écroule sur un fauteuil.

JOHN .- Je n'en peux plus. Oh je n'en peux plus ! Faire l'amour comme
ça, à mon âge, c'est pas humain.

Les autres personnages se taisent, un peu inquiets.

Dorothee tente de boucher les oreilles de Polly... et John, se croyant seul, continue.

JOHN .- Ce n'est pas une femme : c'est un cyclone ! Elle m'a fait, outre les disciplines classiques : la chevauchée camarguaise... Duguesclin dans les créneaux... L'avant-dernier tango à Paris... Coucou, Mr Kisinger...

Oh ! Des champignons !... A moi les vénéneux... Inocype de Patrouillard... couic ! Lactere stupide... couic ! Et le plus beau : Phallus impudicus... couic !

Ça pourrait continuer longtemps. Heureusement, Lucy a le réflexe et fait semblant d'entrer.

LUCY .- Oh ! il est là ! Il est là ! Il se cachait dans la maison !

ARTHUR .- Il n'a pas son bandeau sur les yeux.

TOUS .- Oh ! le tricheur ! Oh ! le tricheur !

JOHN .- Je suis recru. J'abandonne la partie.

LUCY .- Un véritable Ecossais finit toujours une partie commencée... Cachez-vous, vous autres !

John remet son bandeau et Lucy en profite pour jeter dans le panier deux champignons aux couleurs inquiétantes, en ajoutant à mi-voix :

LUCY .- Entolome livide... Satyre puant... Et c'est reparti ! Allez, John, attrapez votre femme ! Hou-hou !

JOHN .- Si vous parlez, je vais vous détecter au son.

LUCY .- J'ai bien le droit de vous aider un peu ! Hou-hou !

Lucy se place devant la porte de la cave et refait "Hou-hou".

Les bras en avant, John se précipite vers elle.

Lucy ouvre la porte de la cave, dans un mouvement taumachique.

LUCY .- Ollé !!!

John disparaît dans la cave en poussant un long hurlement d'agonie, très atténué par la fermeture de la porte.

LUCY .- Voilà ! Très bien ! (elle chante) "Je suis veuve d'un colonel, qui partait pour la guerre..."

SCÈNE III

— TOUS, SAUF CAMPBELL.

Jennifer et Robert arrivent en courant de la cuisine.

ROBERT .- On a crié ?

JENNIFER .- Qui a crié ?

JENNIFER .- On aurait dit la voix du colonel.

LUCY .- Absolument ! Absolument ! On aurait dit la voix du colonel. Ça venait de par là.

Elle indique la direction opposée à la cave.

VOIX DE JOHN, venant de la cave .- Ouille ! Ouille !

JENNIFER .- C'est la voix du colonel.

Dorothee et Polly reviennent de l'extérieur.

DOROTHÉE .- Alors, qu'est-ce que vous faites, on ne joue plus ?

ROBERT .- Le colonel !

Il montre la cave béante à Dorothee.

Hurlements de John qui se rapprochent.

Robert et Jennifer descendent dans la cave.

DOROTHÉE .- Quoi ? Ne me dites pas qu'il est tombé dans la cave : il serait mort !

LUCY .- Mais il est mort !

DOROTHÉE .- Mais on l'entend.

LUCY .- Ce n'est pas une preuve ! Il y en a qui font encore du bruit après des siècles ! Non, il est mort.

La porte de la cave s'ouvre en grinçant sinistrement.

JENNIFER, de la cave .- Il est vivant !

LUCY .- Oh ! Merde !

Remonté de la cave par Jennifer et Robert, John apparaît contusionné, dépenaillé, absent.

On se précipite sur lui, on le guide jusqu'à un fauteuil.

JOHN .- Lucy ! J'ai dévalé les marches quatre à quatre et je suis arrivé en bas sur un gros matelas.

LUCY, furieuse .- Qui est-ce qui a mis un gros matelas en bas des marches ? C'est... C'est... *(Se ressaisissant)* C'est une chance qu'il y ait eu un gros matelas au bas des marches.

LUCY .- C'est le jour, hein ?

DOROTHÉE .- Pourquoi, "c'est le jour" ?

LUCY .- Parce que, ce matin, il a failli tomber de la falaise.

DOROTHÉE .- Non ???

LUCY .- Si. Il m'a fait une peur.

JOHN .- Nous étions partis cueillir des champignons.

LUCY .- Il avait plu toute la nuit : c'était un bon jour pour les champignons.

JOHN .- Nous serpentions le long de la falaise, tout à coup Lucy glisse et je reçois dans les reins un coup de tête d'une violence inouïe !

LUCY .- Heureusement, il se rattrape à mon écharpe ; il m'étrangle à moitié...

JOHN .- Nous roulons, roulons, roulons...

LUCY .- Nous atteignons le bord de l'abîme. Je voyais les mouettes qui volaient à cent pieds au-dessus de nous.

DOROTHÉE .- Et ça s'est terminé comment ?

JOHN .- Lucy a été très lucide. Elle m'a dit : "John n'essayons pas de nous rendre service. Il vaud mieux qu'on essaye de s'en tirer chacun de son côté."

LUCY .- Et aussitôt, tout s'est très bien arrangé.

JOHN .- Nous nous sommes retrouvés sur le sentier sains et saufs.

LUCY .- Et en avant pour les champignons !

ARTHUR .- Eh ! bien, afin de vous remettre de vos émotions, je vais vous préparer un velouté de champignons, pour votre petit dîner d'amoureux. C'est ma spécialité.

LUCY .- Alors, je vais me faire belle. Que vous ayez de moi, John, une vision céleste avant de... vous endormir !

POLLY .- On va les laisser seuls ce soir ?

DOROTHÉE .- Paix aux jeunes époux ! Nous allons dîner au restaurant. Arthur nous rejoindra. Viens, Polly.

Jennifer et Robert sortent cuisine.

Lucy, Dorothée et Polly montent l'escalier.

SCÈNE IV

Scène supprimée à la création.

— JOHN

— ARTHUR

Arthur prend le panier, en garde l'anse dans la saignée du bras.

Les deux hommes sont seuls. John montre une fenêtre à Arthur.

JOHN .- Oh ! Arthur, venez voir ce coucher de soleil, absolument admirable ! Quelle splendeur byronnienne, Arthur ! Voyez ! Tout annonce le rayon vert !

ARTHUR .- Je n'ai jamais vu de rayon vert.

Arthur s'approche de la fenêtre.

John dépose dans le panier des champignons qu'il tire de sa poche.

JOHN .- Ne quittez pas de l'oeil l'horizon empourpré... (à mi-voix) Calvaire élégante... Inocype de patrouillard... phalus impudicus... Voilà le rayon vert ! Oh ! superbe ! Bravo le Tout Puissant, bravo !

ARTHUR .- Il est déjà passé, le rayon vert ? Je n'ai rien vu du tout.

JOHN .- Ah ! Vous avez cligné, il ne faut pas cligner !

Arthur emporte le panier dans la cuisine.

ARTHUR .- Aucune importance, John. Ce rayon vert était trop vert et bon pour les goujats.

Il sort.

SCÈNE V

— JOHN, SEUL

JOHN .- Qu'est-ce qu'il veut dire par là ?... Moi aussi, mon amour, je veux t'offrir une sensation rare avant de t'endormir... Voyons, elle est femme, elle s'habille, j'ai le temps de terminer ce petit travail précédemment commencé.

Il place un tabouret bien sous le lustre monumental qui éclaire la pièce.

JOHN .- Je vais la faire asseoir ici, sous le lustre et ça va être sa fête.

Il va au fond du décor manipuler l'extrémité du cordon qui tient le lustre.

JOHN .- Voyons maintenant si le piton qui tient le cordon est suffisamment descellé...

Il tape à l'endroit du piton.

JOHN .- Trois petits coups là, et à la moindre secousse, ça doit tomber! Ça marche ?

Il donne un coup de pied par terre et n'a que le temps de rattraper le cordon - qui s'est détaché - avant que le lustre tombe...

SCÈNE VI

— JOHN

— DOROTHÉE

— POLLY

Il se dissimule, car Dorothee et Polly descendent l'escalier.

DOROTHÉE .- Vite ! Au restaurant, ils ne servent plus après neuf heures. Quelle heure est-il ?

Polly tire de la poche de son blouson, la grosse montre de John.

POLLY .- Huit heures et demie.

DOROTHÉE .- C'est impossible.

POLLY .- Si, regarde.

DOROTHÉE .- Mais, c'est la montre du Colonel !

POLLY .- Oh ! C'est bête de se faire piquer comme ça...

DOROTHÉE .- Pose-la immédiatement !

Elle pose la montre.

POLLY .- Oh ! Il y a plein de portraits de dames dans le boîtier...

Oh ! Ce qu'elles sont moches !

DOROTHÉE, lui prenant la montre et l'examinant .- Tu sais que c'est très laid d'être curieuse comme ça... Range tout ça dans le tiroir

avant que John arrive. Attention, maintenant que c'est John le chef de famille, c'est lui qui va te donner le fouet.

POLLY .- Non ! Pas oncle John, cet homme me fait peur ! Il a un faciès carnassier.

JOHN, *dans son coin* .- Un fa... quoi ?

DOROTHÉE .- C'est pourtant vrai, il y a des moments où il ressemble à un vampire devant un pot de yaourt !

Elle a poussé sa fille dehors.

La porte se referme sur elles.

SCÈNE VII

— JOHN

— LUCY

John sort de son rideau.

JOHN, *furieux* .- Yaourt toi-même !

Faisant allusion au béret blanc qui coiffe Dorothée.

D'abord, elle a déjà le couvercle !!!

Et il ronchonne en recapelant le cordon.

L'essentiel, c'est de plaire aux dames. Et je plais aux dames, sinon elles ne m'épouseraient pas, c'est tout ce que j'ai à dire. A ce propos, ma montre ! Ne pas la laisser traîner !

Il va reprendre sa montre, mais est arrêté dans son mouvement par l'entrée de Lucy, en haut de l'escalier, vêtue s'une robe noire de grand dîner.

Lucy, mon coeur, ma joie de vivre, que tu es belle ! Le noir te va si bien...

LUCY .- Heureusement.

JOHN .- Pourquoi : "heureusement" ?

LUCY .- Parce que, je suis souvent en noir.

JOHN .- Assieds-toi, mon Isis d'ébène.

Il la fait asseoir sur le siège sous le lustre.

JOHN .- J'ai à te parler sérieusement.

LUCY .- Oui, John.

Elle se lève, il la rassied.

JOHN .- Restez assise, mon lys nocturne ! Vous allez comprendre, Lucy : suivez-moi bien...

Il part sur la pointe des pieds :

elle le suit machinalement ;

il va voir à la porte s'il n'y a personne.

JOHN .- Je tiens à ce que nous soyons seuls tous les deux, parce que... ce que nous avons à nous dire ne regarde que nous, et... et...

Il se retourne vers le siège. ne la voit pas, la cherche et la trouve à côté de lui.

JOHN .- Elle est là ! Ecoutez, mon lézard crépusculaire, si vous bougez sans arrêt, il n'y a pas de conversation possible.

LUCY .- Mais écoutez, John, vous me dites : "Suivez-moi" ; moi, je vous suis.

JOHN .- "Suivez-moi, suivez-moi", suivez mon raisonnement ! Suivez ma pensée ! Assis, Lucy !

LUCY .- Bien, bien, je suis la petite écolière obéissante. Voilà.

Et elle retourne au tabouret, mais change d'avis en chemin et va s'asseoir dans le fauteuil.

JOHN .- Lucy, mon amour... Ma joie de vivre...

Il la voit et reste muet de rage.

LUCY .- Eh ! bien, John, vous ne dites rien ? Vous savez que vous êtes bizarre.

JOHN, éclatant .- Et vous, vous êtes insupportable ! Je vous ai dit de vous mettre là !!!...

Il prend le tabouret sous le lustre et le cogne par terre avec irritation - Mouvement du lustre.

Il court hors de la zone de danger.

LUCY .- Mon Dieu, que cet homme est bizarre !... Enfin, John, dépêchez-vous ! On va bientôt se mettre à table.

JOHN .- Ma chérie, j'ai du mal à vous le dire parce que j'ai un peu honte... vous allez me trouver ridicule... J'ai fait un... un cauchemar...

Il cherche et invente au fur et à mesure.

Vous et moi étions sur un grand bateau, quand un orage terrible s'est mis à...

LUCY .- A crépiter.

JOHN .- Des éclairs aveuglants se mirent à...

LUCY .- Gerboyer !

JOHN .- Et des lames monstrueuses se mirent à...

LUCY .- Déferler.

JOHN .- Voilà.

LUCY .- Et nous avons coulé.

JOHN .- Et nous avons coulé !

Furieux, il réagit.

JOHN .- Ecoutez, c'est mon cauchemar ou c'est le vôtre ? C'était affreux, vous... vous avez eu les pieds broyés ! Et je me suis vu tout à coup derrière vous, vous poussant dans un fauteuil roulant... le dos voûté par le désespoir...

Il pousse le fauteuil de Lucy sous le lustre.

LUCY .- Mon Dieu ! Que cet homme est bizarre !

John remonte rapidement au piton, il ponctuera ses répliques de coups de pieds au sol, puis de sauts sur place, de plus en plus rageurs, voire "gamin dépité".

JOHN .- J'ai fui, j'ai fui cette vision et j'ai dit... Non ! Non ! Non ! Et non !

LUCY .- Non à quoi, John ?

JOHN .- Non au destin ! Non au malheur ! Non au fauteuil roulant ! Oh !
Nom de Dieu !

*Il se tape la tête contre les murs. Le lustre bouge...
John attend... le lustre ne tombe pas.*

LUCY .- Ecoutez, John, vous n'êtes pas dans votre état normal. Vous devriez prendre l'air avant de dîner.

JOHN .- Vous avez raison, je vais prendre un peu l'air.

Il ouvre la porte de la cave.

LUCY .- A quoi songez-vous, John ? C'est la cave ! Fermez cette porte, ça fait courant d'air.

JOHN .- Vous avez raison, c'est comme ça qu'on attrape la mort.

Il claque la porte de la cave.

Rien ne se produit

JOHN, à part .- Oh ! Je la hais ! Et merde !

SCÈNE VIII

— JOHN

— LUCY

— DOROTHÉE

Il donne un coup de pied dans la porte extérieure qui s'ouvre brutalement.

Un cri poussé par Dorothee, qui entre chancelante, se tenant le nez.

Lucy court soutenir sa soeur, la fait asseoir dans le fauteuil placé sous le lustre et, se penchant vers elle, offre son dos à la verticale du lustre.

LUCY .- Dorothee ! Ah ! Vous l'avez tuée !

JOHN .- Je l'ai tuée. Ah ! Que c'est bête. Que c'est bête !

Il saute sur place. Le lustre bouge mais ne tombe pas.

JOHN .- Est-ce que le petit Jésus serait contre moi ?

LUCY .- Elle revient à elle.

JOHN .- Ah ! Je suis content.

Il saute toujours, sans résultat.

LUCY .- Ma chérie, que faisais-tu derrière la porte ?

DOROTHÉE .- J'étais venue voir ce que faisait Jennifer et le Kilimandjaro m'est tombé sur le nez !

JOHN .- C'est pas vrai ! Dites-moi que c'est pas vrai !

Il fonce sur le cordon, l'arrache du piton et... le poids du lustre qui descend le hisse jusqu'au plafond.

LUCY .- John, où êtes-vous John ?

N'apercevant plus John, qui se trouve en l'air, elle va à la porte.

De ce fait elle ne voit pas le lustre qui descend à quelques centimètres des genoux de Dorothée, passant devant son visage, et que celle-ci abrutie, regarde, effarée.

Lucy revient vers sa soeur, pendant que John redescend, que le lustre remonte et que Dorothée est complètement ahurie, ne comprenant rien.

DOROTHÉE .- Lucy ! J'ai vu trente-six chandelles !

Lucy entraîne sa soeur vers l'escalier.

LUCY .- Ça va, ma chérie ? Viens ! Je vais te soigner ton pauvre museau meurtri. John ! Jennifer ! Mais qu'est-ce qu'ils font tous ? Dorothée, marche, tu as mal au nez, pas aux pieds !

Exunt Dorothée et Lucy.

SCÈNE IX

— JOHN

— JENNIFER

John, après avoir capelé le cordon autour du piton, fait des mouvements de bras pour voir s'il n'a rien de cassé : son bras droit reste en l'air.

JOHN .- Mon bras. Je suis coincé.

Il essaye de le remettre en position normale. Impossible.

Jennifer entre, portant un livret de famille sur un plateau.

JENNIFER .- Madame m'a appelée ?

Elle reste saisie devant le spectacle de John, toujours le bras droit en l'air.

JOHN, tentant de se justifier .- Bonjour, Jennifer, bonjour !

Il agite la main de son bras paralysé.

JENNIFER .- Ah ! On vient d'apporter cela de la mairie Monsieur, c'est le livret de famille de Lady Lucy.

JOHN .- Je le lui remettrai.

Il prend le livret de la main gauche et grimpe l'escalier en disant, le doigt vertical :

JOHN .- Je regarde d'où vient le vent... Mais... Il faut que j'aille m'habiller pour dîner, je suis là, je bavarde.. Ah ! Jennifer, partez avec Polly, ma belle-soeur vous rejoindra.

Jennifer sort par la porte extérieure.

John entre dans sa chambre en pliant les genoux pour que son bras passe.

SCÈNE X

— ROBERT

— ARTHUR

Entrent Robert et Arthur, portant la table du souper toute prête.

ARTHUR .- Mon cher Robert, nous allons leur préparer un petit souper d'amoureux. Voilà, tout est en place... l'argenterie, les cristaux, les chandelles... Parfait.

ROBERT .- Si je puis me permettre, Monsieur Arthur...

ARTHUR .- Je vous en prie.

ROBERT .- Ça manque de fleurs.

ARTHUR .- Heureuse suggestion, Robert ; voulez-vous vous en charger ?

ROBERT .- Oui, Monsieur.

ARTHUR .- Merci, Robert. Cependant, je vais mettre la dernière main au velouté.

Arthur et Robert sortent.

SCÈNE XI

— LUCY

— JOHN

— ROBERT

— LE TALKIE-WALKIE (CAMPBELL)

LUCY, *off* .- John !

JOHN, *off* .- Oui !

LUCY .- Dépêchez-vous, les champignons ne doivent pas être trop cuits, sinon ils perdent leurs propriétés véné... véné... véné vite John !

Lucy descend en scène.

La nuit est tombée.

Elle prend la montre de John, là où Polly l'a déposée, croyant que c'est un briquet, elle en bat le remontoir comme on bat une molette. Ce geste déclenche l'ouverture du boîtier.

LUCY .- Mais... c'est la montre de John ! J'essaye d'allumer une montre ! Je suis vraiment tête en l'air...

Mais ce qu'elle distingue dans le boîtier coupe son joyeux babil.

Elle s'assied sur le divan, se penche pour examiner l'objet et de ce fait, devient invisible pour le reste de la pièce.

LUCY .- Tiens, mais qui sont ces six dames dans le boîtier ? Que veulent dire ces miniatures ? Six dames ? Il y a leur nom : Akanadah, Bar-

bara, Carol, Joan, Anne et... Elisabeth. Mais Elisabeth, c'est le nom de sa femme ; alors, les autres ? (*d'une voix brisée*) Les autres ?

Robert entre, jette un regard circulaire, ne voit personne et va prendre la talkie-walkie dans sa cachette.

ROBERT .- Allô ! Messaline appelle Jeanne d'Arc.

LUCY .- ???

Robert n'entend pas l'exclamation et continue.

ROBERT .- Allô ! Messaline appelle Jeanne d'Arc.

LUCY .- Hé ?

ROBERT .- Je vous entends mal, Jeanne d'Arc.

LUCY .- Enfin, Robert ! A qui parlez-vous donc ?

Voix de Campbell, au T.-W. .- à vous... à vous, Messaline.

Robert camoufle son T.-W. derrière son dos.

LUCY .- Quoi ?

Voix de Campbell, au T.-W. .- Répondez, Messaline !

LUCY, *flattée secrètement* .- Robert ! C'est moi que vous appelez Messaline ?

Voix de Campbell, au T.-W. .- Vous répondez, oui ou merde ?

LUCY .- Sortez, Robert.

ROBERT .- Oui, Madame.

Il entre dans la cuisine.

SCÈNE XII

— LUCY

— JOHN

— ROBERT

— ARTHUR

Lucy reste pensive.

LUCY, *seule* .- Stupide, ce garçon...

Puis elle revient au boîtier ouvert.

LUCY .- Instructive, cette montre !... Affreuses, ces dames.

John sort de la porte du premier étage, en kilt et veste du soir, avec chemise et jabot.

Il tient le livret de famille qu'il feuillette d'un air sévère.

LUCY .- John ! Oh ! John ! Que vous êtes beau !

John descend à elle, sarcastique.

JOHN .- Je suis ravi de vous plaire, Lucy...

Agitant le livret de famille.

JOHN .- Et enchanté d'apprendre que je ne suis pas le premier à connaître ce bonheur.

Lui mettant le livret de famille sous le nez.

JOHN .- D'où sortez-vous tous ces messieurs ?

LUCY, *à part* .- Ciel !

Lucy, lui met la montre sous le nez.

LUCY .- D'où sortez-vous toutes ces dames ?

JOHN, *à part* .- Ciel !

Robert entre, portant une soupière.

Il est suivi d'Arthur.

ROBERT .- Madame est servie.

ARTHUR .- À table ! À table ! Vite pendant que c'est chaud ! Vous devez être affamés ! La chasse aux champignons, ça creuse un trou.

JOHN, *à part* .- Pour creuser un trou, ça va creuser un trou !

LUCY .- Effectivement, je devine dans ce potage comme un avant-goût de paradis.

Robert pose la soupière.

Rires, mais aussi méfiance évidente entre les deux époux.

ARTHUR .- Et maintenant, je cours rejoindre Dorothee !

LUCY .- Non, elle est dans sa chambre. Le colonel l'a un peu assommée... Involontairement, bien sûr.

ARTHUR .- Je monte la voir tout de suite.

Il grimpe l'escalier et sort.

Robert entre dans la cuisine.

JOHN .- Au fait, comment va-t-elle ?

LUCY .- Bien. Elle a le nez comme une aubergine.

JOHN .- Dites-moi, ma tendre aimée... Vous divorcez facilement ?

LUCY .- Jamais, mes convictions religieuses s'y opposent !

JOHN .- Cinq fois veuve, vous auriez pu me prévenir !

LUCY, *brandissant la montre* .- Et vous ?

Arthur descendant les escaliers, les interrompt.

ARTHUR .- Dorothee va mieux. Elle ne bougera pas, elle prendra juste un peu de bouillon de légumes. Vous n'avez pas encore commencé ? Ne laissez pas refroidir ! Ce serait un crime !

Il sort par la cuisine.

John sert joyeusement leurs deux assiettes à potage, en chantonnant doucement.

Regard interrogateur de Lucy.

Lucy et John saisissent leur cuillère, de plus en plus méfiants.

LUCY .- Bon appétit, John.

JOHN .- Bon appétit, mon ange.

LUCY .- Bon appétit, John.

JOHN .- Eh ! bien, mangez, Lucy !

LUCY .- Un instant, je touille ! Faut touiller, sans ça, ça fait des grumeaux.

JOHN .- Oh ! C'est succulent.

LUCY .- Vous dites : "c'est succulent" sans avoir goûté ? Goûtez, John.

JOHN .- C'est bouillant.

Il souffle.

LUCY .- Soufflez, John... Pour en revenir à ces six dames... Soufflez !...
Epouses ou concubines ?

JOHN .- Jamais de concubine, mes convictions religieuses s'y opposent.

LUCY .- Que sont-elles devenues ?

JOHN .- Dieu les a rappelées à lui.

LUCY .- Six fois ??? Il vous en veut !!!

JOHN, *lourd de sous-entendus* .- Une fois de plus, une fois de moins !!!
Je vais rajouter du poivre, c'est un peu fade.

Arthur entre avec un bol de bouillon sur une assiette et monte l'escalier.

ARTHUR .- Il restait un fond de casserole de velouté aux champignons. J'ai tout mangé, et maintenant, je me sens barbouillé.

Il disparaît en titubant dans l'escalier.

Les deux époux se fixent et leurs soupçons prennent corps à chaque seconde.

JOHN .- De quoi est mort votre premier mari, ma chérie ?

LUCY .- De la rougeole, mon chéri.

JOHN .- La rougeole ? Quel âge avait-il ?

LUCY .- Quarante-quatre ans.

JOHN .- La rougeole est rare à cet âge.

LUCY .- Et d'autant plus pernicieuse.

JOHN .- Et le second ?

LUCY .- Il a posé le pied sur un scorpion.

JOHN .- Où ça ?

LUCY .- Dans son lit.

JOHN .- Qui l'y avait mis ?

LUCY .- La main du destin.

JOHN .- Souffrez que je la baise.

Il baise le main de Lucy.

Ils échangent des regards carnassiers.

LUCY .- Et votre première femme, de quoi est-elle morte ?

JOHN .- De vieillesse, elle avait 88 ans.

LUCY .- Et vous ?

JOHN .- 18.

LUCY .- Deux tourtereaux.

JOHN .- Vous savez, 18 ans, c'est l'âge où on ferait l'amour à un bahut breton.

LUCY .- Et la deuxième ?

JOHN .- Un accident. Elle est tombée dans une machine à broyer les vieilles voitures.

LUCY .- Où étiez-vous pendant l'accident ?

JOHN .- Très loin ! À un kilomètre de là ! J'ai vu, j'ai vu qu'elle se penchait trop.

Il sert du thé.

LUCY .- À un kilomètre ? Vous avez de bons yeux.

JOHN .- On voit très bien, dans la lunette d'un fusil. Un sucre ?

LUCY .- Non. Et la troisième ?

JOHN .- La troisième ? Que je vous fasse rire... Enfin, c'est une image... La chasse au lion... En Afrique.

C'est horrible ce qui c'est passé : J'étais dans un arbre... un peu plié...

LUCY .- ???... Un peuplier en Afrique ?

JOHN .- Non, derrière un arbre... un peu plié... (*il plie le dos*)

Le fauve - une bête superbe - s'est avancé, à pas de loup, vers ma pauvre femme... Il s'est jeté sur elle et l'a dévorée en un instant.

LUCY .- Vous avez peut-être eu tort de l'attacher à un piquet !

Ils se regardent.

Plus de comédie entre eux.

LUCY .- Et la quatrième ? De quoi est-elle morte ?

JOHN .- Les champignons... C'est décidément trop poivré... C'est im-mangeable.

LUCY .- Chéri, vous permettez ?

Elle échange l'assiette de John contre la sienne.

LUCY .- Dites-moi, John, vous vous y connaissez en champignons ?

JOHN .- Oui.

LUCY .- Vous distinguez toutes les variétés de champignons ?

JOHN .- Toutes !

LUCY .- Les bonnes, les mauvaises ?

JOHN .- Et les douteuses.

LUCY .- Et vous aimez les champignons ?

JOHN .- Je les adore.

LUCY .- Alors, mangez, John. Alors, mangez, John.

JOHN .- Pas très faim.

LUCY .- John, je ne toucherai pas à ce potage avant que vous n'en ayez avalé une ou deux cuillerées.

JOHN .- Lucy, vous me soupçonnez d'avoir empoisonné ce potage ?

LUCY .- Oui, John.

JOHN .- Ça, je ne l'admets pas.

LUCY .- Alors, mangez.

JOHN .- Ah ! Et puis cessez de me donner des ordres ! Je vous prie.

LUCY .- Inutile de crier, ça ne m'impressionne pas !

JOHN .- Chez les Mac Lesby, ce sont les hommes qui portent la culotte !

LUCY .- Pas ce soir, en tout cas !

John constate qu'il est en kilt. Ce qui arrête son bel élan.

LUCY, radoucie .- John, si vous êtes sûr que ce potage est bon, pourquoi ne pas le manger ?

JOHN .- Je vais le faire, Lucy, je vais le faire... La bonne sousoupe. Je ne me jette pas sur la nourriture comme une pieuvre, je déguste, regardez... Je touille. On peut touiller, non ? Sans ça, ça fait des grumeaux. Je prends un peu de potage dans le fond de ma cuillère... et je la porte à ma bouche...

Il met la cuillère dans son oreille

JOHN .- Ah ! Oui ! C'est de la dyslexie. Je perds pendant quelques instants le contrôle de mes gestes.

LUCY .- Ça doit être gênant.

JOHN .- Assez.

LUCY .- Quel grand enfant !

Elle grimpe sur ses genoux.

LUCY .- J'ai deviné ce qu'il veut ! Il veut que sa petite femme vienne sur ses petits genoux pour lui faire manger sa petite sousoupe ! Une cuillère pour Lucy...

Elle lutte pour lui faire avaler le potage.

Il la fait sauter sur ses genoux, ce qui vide la cuillère à tous les coups.

Arthur descend l'escalier et tombe devant eux, étendu de tout son long.

LUCY .- John ! Il y a Arthur qui râle...

JOHN .- C'est pas grave, il râle tout le temps.

LUCY .- Non ! Il râle... Ahhh !

Les deux époux se lèvent, inquiets, et viennent près du gisant.

JOHN .- Quelque chose qui ne va pas, Arthur ?

LUCY .- Vous avez un petit souci ?

ARTHUR .- Je suis empoisonné.

JOHN .- Vous voulez dire... que vous êtes très ennuyé ?

ARTHUR .- Non. Je suis vraiment empoisonné. Par des champignons. Répondez vite. Chaque minute compte. L'entolome livide ?...

LUCY .- Comestible.

ARTHUR .- Le phallus impudicus ?

JOHN .- Comestible.

ARTHUR, dans un dernier râle .- Non. Mortel. Aâââ! Assassins ! Assassins !

Puis, se redressant, d'un ton enjoué, les morigénant du doigt.

ARTHUR .- Coucou!...Eh bien, dites donc ! Heureusement que je m'y connais en champignons. Et heureusement que je les ai jetés avant.

Alors, je vais vous dire une bonne chose (*chantonnant*) "Qui n'y connaît rien s'abstient. Dit le proverbe..."

JOHN, *chantonnant* .- ... lybien !

Arthur monte l'escalier en criant.

ARTHUR .- Dorothée, ça a marché ! Oh ! La tête qu'ils font ! Ils sont penauds !

Il sort.

Un temps.

JOHN .- J'ai une petite faim, pas vous ?

Tout danger étant révolu, ils vont se mettre à table.

JOHN .- Bon appétit, Lucy.

LUCY .- Bon appétit, John. Prenez des forces, mon chéri, demain c'est l'ouverture de la chasse. Vous aimez la chasse ?

JOHN .- Je l'adore ! Décidément nous avons les mêmes goûts. Voulez-vous que je vous dise, Lucy ?

LUCY .- Oui, John.

JOHN .- Nous formons vraiment un couple...

LUCY .- Parfait.

Il lui baise la main.

Ils reprennent du potage.

RIDEAU

Grandes sonneries de trompes de chasse, auxquelles se mêlent, après un instant, des coups de carabines.

acte 3

Le lendemain matin.

Au lever du rideau, il fait grand jour.

Les trompes de chasse s'éteignent, mais les détonations espacées continuent, venant de carabines de plus en plus proches.

Polly est seule en scène, elle parle au téléphone.

SCÈNE I

— POLLY

— JOHN

POLLY .- Allô, le phare ? Ici Polly Baker... Mr Campbell, inutile de déguiser votre voix. Je sais ce que vous faites dans le phare, avec un télescope : depuis trois jours, vous vous rincez l'oeil sur mon adorable personne.

Vous n'avez pas honte, Mr Campbell. Ce que je veux ?... Des excuses. Non, non. Pas au téléphone, ce serait trop facile. Au blockhaus, on sera tranquille... Personne ne viendra nous déranger.

Comment : vous refusez ? Dans ces conditions, je vais dire à tout le monde ce que vous faites en haut du phare. Voilà !...

Vous venez au blockhaus. A tout de suite, Peter.

Elle raccroche.

John entre en robe de chambre et chapeau melon sur la tête, portant un ancien, gigantesque appareil photo, monté sur trépied.

JOHN .- Magnifique journée, n'est-ce pas ?

POLLY .- Alors, oncle John, cette sieste ?

JOHN .- Troublée par ces damnés coups de fusil... Je vais faire quelques photos, la lumière est excellente...

POLLY .- Et moi, je vais faire un tour au "bl..ord"... de la mer.

Elle sort en courant.

SCÈNE II

— JOHN

— ARTHUR

Dès qu'il est seul, John tire de sa poche un énorme revolver, va dévisser l'objectif de l'appareil photographique ; il installe l'appareil de telle sorte que le canon sorte par le trou de l'objectif.

Dès qu'il a terminé cette opération, il fait pivoter l'appareil sur rotule et le braque sur la campagne dans la fenêtre ouverte, après s'être couvert la tête du voile noir indispensable.

JOHN .- Lucy ! Mais c'est ma Lucy qui est là-bas ! Attention, le petit oiseau va sortir.

Arthur reparait en mettant un tablier et s'approche de John qui ne l'a pas vu ni entendu, tout concentré qu'il est par la visée d'une cible relativement mouvante.

ARTHUR .- Si c'est Lucy que vous voulez photographier, permettez-moi de vous dire que ce n'est pas Lucy.

JOHN .- Quoi ?

ARTHUR .- C'est seulement la robe jaune de Lucy et sa capeline mauve.

JOHN .- Et sur qui sont ces vêtements agressifs ?

ARTHUR .- Lucy en a fait don à la fille aînée du fossoyeur.

JOHN .- C'est la fille du fossoyeur ?

ARTHUR .- Bien sûr : c'est la fille du fossoyeur.

JOHN .- Lucy est en relation avec le fossoyeur ?!

ARTHUR .- Oui, elle lui a commandé une tombe pour une personne... Une monoplace.

JOHN .- J'avais compris... En somme, c'est pour offrir.

ARTHUR .- Elle a donné sa robe et sa capeline à la fille du fossoyeur. Si bien qu'on croirait souvent apercevoir Lucy dans la campagne, alors qu'en réalité, ce n'est pas Lucy.

JOHN, indigné .- Elle triche ! Elle triche ! Bon !

Il se radoucit et continue avec légèreté.

JOHN .- Lorsque Lucy sera là pour sortir, dites-lui que les groseilles sont mûres. Simplement ça. Sans même me mêler à l'histoire. Lucy aime les groseilles, les groseilles sont mûres. Vous la mettez au courant... elle va cueillir les groseilles et... Pan !

Rattrapant cette parole imprudente.

JOHN .- ... Pan... pen... dant ce temps-là, je vais à la cave.

ARTHUR .- Bien, John.

JOHN .- Je lui prépare une surprise. A ce propos, il y a une formule chimique qui n'échappe...

Il regarde la bibliothèque et murmure à peine distinctement.

JOHN .- Celle de la nitroglycérine.

ARTHUR .- De quoi ?

JOHN .- Du sirop de mandarine. C'est bon, mais il faut que ça soit bien dosé.
Il regarde vers les rayons bibliothèque.

JOHN .- Où est l'encyclopédie britannique ?

ARTHUR .- Sur l'étagère du haut.

JOHN .- Ah, oui !

Il y a une échelle de bibliothèque qui aboutit aux énormes volumes de l'Encyclopédie Britannique.

Au pied de l'échelle, un casque à pointe allemand.

ARTHUR .- Oh ! John. Regardez comme c'est drôle.

Arthur, intrigué, ramasse le casque et l'examine.

John gravit l'échelle.

Soudain, il pose le pied sur un barreau qui lâche. Il glisse le long de l'échelle et se retrouve assis par terre.

Si Arthur n'avait pas ramassé le casque, John serait empalé.

Il se relève.

C'est à ce moment qu'il voit le casque dont Arthur s'est coiffé.

JOHN, *admiratif* .- Quelle femme !

JOHN .- Vous sortez ?

ARTHUR .- Non. Pourquoi ?

JOHN .- C'est à vous, ce casque allemand ?

ARTHUR .- Non.

JOHN .- Où était-il ?

ARTHUR .- Par terre.

John regarde l'échelle, le casque et ne peut s'empêcher un murmure admiratif, en faisant tourner le barreau pivotant.

JOHN .- En somme, c'est ce qu'on appelle une "Bochette surprise !" ... Je vais à la cave.

ARTHUR .- Méfiez-vous de l'humidité, John.

JOHN .- Je me méfie de tout, Arthur. Ah ! que personne ne touche à l'appareil, il est chargé.

Arthur disparaît dans la cuisine en emportant le casque.

John descend à la cave.

SCÈNE III

— LUCY

— ARTHUR

Lucy paraît et descend l'escalier. Elle marche vers le bar. Elle tient à la main une bouteille de cognac qu'elle secoue.

LUCY, *chantonnant* .- C21+H22 et EO2 c'est la formule de la strychnine...
C21+H22 et EO2, ça vous tuerait une troupeau de boeufs.

Elle place la bouteille dans le bar, le tout en chantonnant gaîement, puis fait un tour d'horizon.

LUCY .- Alors, voyons. Récapitulons tout ce qui est en batterie, parce que je vais finir par m'y perdre : la cave, c'est fait ; le cognac, c'est fait... Le casque... Où est le casque ? Ah ! Non ! Si on me dérange tout, je n'y arriverai jamais.

Arthur entre de la cuisine, la casque sur la tête, il vient à Lucy et lui dit, conspirateur :

ARTHUR .- Les groseilles sont mûres.

LUCY .- Pardon ?

ARTHUR .- Je répète : Les groseilles sont mûres.

LUCY .- Dites-moi, Arthur, vous étiez dans la résistance ?

ARTHUR .- Non, pourquoi ?

Il sort en répétant

ARTHUR .- Les groseilles sont mûres.

SCÈNE IV

— LUCY

— JOHN

LUCY .- Alors, nous avons dit : la cave, le cognac...

Elle tombe en arrêt devant l'appareil photographique.

LUCY .- Ce n'est pas à moi, ça !?!?

Elle prend une pose mutine devant l'objectif qu'elle retire, découvrant le canon du revolver.

Elle replace l'objectif, son beau visage inondé d'une suave ironie.

LUCY .- Amusant ! Très amusant ! Si le reste ne marche pas, nous pourrions toujours vous tirer le portrait, John !

On entend, venu du sous-sol, le bruit sourd d'une explosion.

Elle se redresse, extasiée.

LUCY .- Inutile, le reste a suffi ! Seigneur, soyez béni !

John pousse péniblement la porte de la cave et paraît, groggy, à quatre pattes.

Son visage est noirci de traces de poudre, ses vêtements sont en piteux état, son melon très cabossé, il chante : "AnGES purs, anGES radiEux..."

LUCY, aigre, les yeux au ciel .- Décidément, on ne peut compter que sur soi.

Elle va soutenir son malheureux époux.

LUCY .- Alors, comment vous sentez-vous, John ?

JOHN .- Maman, c'est toi, ma petite maman ?

Il se blottit contre Lucy.

LUCY .- John, je suis votre femme.

JOHN .- J'ai épousé ma mère ! Je suis devenu mon père ! Habitants de Thèbes : nul n'échappe au va-et-vient de la fortune !

LUCY .- Non, John, pas de comédie, je n'accepterai pas la comédie de la démente ! Vivez ou mourez, mais pas de solution intermédiaire ! John, vous m'entendez ?

JOHN .- Oui, maman ?

LUCY .- John !

JOHN .- Oui, maman Lucy.

LUCY .- John !

JOHN .- Oui, Lucy... C'est ma Lucy !!! C'est ma Lulu !!!

LUCY .- Voilà !

JOHN .- Ma pauvre tête : la chaudière de 700 litres s'est détachée du mur et a été projetée sur mon crâne avec une vitesse initiale de 200 km. heure.

LUCY .- John, je ne voudrais pas être indiscrete, mais alors... comment se fait-il que vous ne soyez pas mort ?

JOHN .- Mon melon blindé.

Il tape sur son chapeau melon qui rend un son métallique.

LUCY .- Un melon...

JOHN .- Blindé !

Elle saisit le melon, le jette à terre, ce qui produit un bruit de ferraille.

LUCY .- Bravo, John !

JOHN .- Non ! Non ! Bravo à vous, Lucy. Superbe, le coup du Butane.

LUCY .- Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Le Butane, c'est vraiment ce qu'on peut trouver de plus bête.

JOHN .- C'est justement parce que c'est bête que je ne m'y attendais pas ! Le Butane est inodore ! J'allume l'électricité : étincelle ! Flaoum ! Je me suis cru mort ! Eh bien, j'ai crié "Bravo, Lucy !"

LUCY .- C'est vrai, John ? Je suis contente que vous ayez survécu, rien que pour vous l'entendre dire...

JOHN .- Le barreau de l'échelle qui lâche, c'est drôle.

LUCY .- Non, John. C'est faible, très faible.

JOHN .- Mais ce n'est pas le sommet comme le butane.

LUCY .- C'est du bricolage.

JOHN .- Alors, vous ne m'en voulez pas ?

LUCY .- Mais non, John !

John .- Alors, un bisou... un bisou.

LUCY .- Vous n'y pensez pas, John... Vous êtes tout noir ! Je ne suis pas raciste, mais tout de même, allez vous débarbouiller...

John, voulez-vous m'accorder une grande joie ? Pour garder un souvenir de cette minute radieuse, laissez-moi prendre une photo de vous !

John va se débarbouiller devant le glace.

de ce fait, il tourne le dos à Lucy.

JOHN .- Avec plaisir... Il paraît que j'ai un profil photogénique. (*Compre-*
nant) Non ! Non ! Je ne suis pas présentable !

Mais Lucy est déjà sous le voile, la main au déclen-
cheur.

LUCY .- Ne bougez pas, John ! Souriez ! Je vais vous fixer pour l'éternité.

John n'a que le temps de plonger au sol.

LUCY .- Un, deux, trois...

Un coup de feu part.

JOHN .- Je suis mort, je suis au paradis.

LUCY .- Au paradis... Sûrement pas, je suis encore là !

Je vous ai eu ! Enfin, vous ne pensiez tout de même pas que j'allais vous flinguer à bout portant. Je n'ai pas l'intention de finir mes jours en prison ! Regardez, regardez comme il a eu peur : il est tout pâle.

Elle le fait asseoir sur le fauteuil, s'assied elle-même
sur ses genoux et le câline. Soudain sérieuse :

LUCY .- En tout cas, toutes mes félicitations pour l'appareil photo. Remarquable.

JOHN .- Oui, j'en suis assez content. Merci, Lucy.

SCÈNE V

— LUCY

— JOHN

— ARTHUR

— JENNIFER ET ROBERT, UN INSTANT

Arthur entre de la cuisine.

ARTHUR .- Sont-ils mignons ! Je vais vous prendre une photo.

Panique chez John et Lucy qui tentent de s'échapper.

ARTHUR .- Ne bougeons plus ! Ne bougeons plus ! Souriez ! Ne soyez pas guindés ! Souriez !

JOHN, *bas à Lucy* .- Qu'est-ce qu'il y a après "Je vous salue Marie..." ?

LUCY .- "Pleine de grâces".

JOHN .- Merci.

En tournoyant, John se retrouve tantôt derrière Lucy, tantôt devant elle, ce qui fait dire à Arthur :

ARTHUR .- Ecoutez, ne bougez pas comme ça ! Attention ! Je ne vois plus John ! Attention, je ne vois plus Lucy ! Attention ! Là, je vous ai tous les deux. Un, deux, trois !

Le coup part et, frappant le phonographe, déclenche un disque de musique espagnole.

Toute la suite est réglée sur la musique.

John et Lucy échappent aux balles en dansant.

L'une d'elles frappe l'horloge. Le coucou jaillit, lance deux vigoureux "coucous", puis la pauvre bête s'écroule et pend dans un bruit de ressorts qui cassent...

ARTHUR .- On la double, par sécurité.

LUCY & JOHN, à part .- Oh ! La vache !

Ils recommencent à danser sous le tir involontaire d'Arthur.

Ils tentent d'échapper par l'escalier, mais rencontrent Robert qui ressort aussitôt.

Même mouvement par la porte d'entrée, mais ils rencontrent Jennifer qui ressort aussitôt.

Une balle fait tomber un portrait de famille sur la tête de John.

Une dernière balle fait tourner la bibliothèque truquée.

De ce fait, on découvre Jennifer et Robert qui regardent par un trou de cette bibliothèque mais qui, du fait qu'elle a tourné, se trouvent maintenant dos à ceux qu'ils observaient.

Arthur sort du voile et va frapper sur l'épaule de Robert qui, l'oeil rivé à son trou, lui fait "chut" de la main. Il refrappe.

Robert et Jennifer se retournent, lui font "chut", un doigt sur les lèvres, en le foudroyant du regard et retournent regarder, puis ont enfin la réaction dite "dobble-taked".

Ils disparaissent en faisant tourner la bibliothèque,

pendant qu'Arthur les poursuit en courant à la cuisine.

ARTHUR .- Mais, qu'est-ce que vous foutez là, tous les deux ?

Il sort.

SCÈNE VI

— LUCY
— JOHN
— DOROTHÉE
— CAMPBELL
— POLLY
— ARTHUR

Dorothée entre, venant de l'extérieur ; elle tient une grenade dégoupillée reliée à un collet qui lui serre le cou.

DOROTHÉE .- Regardez, ce que j'ai trouvé. C'était dans les groseilliers ! Un collet ! Je me suis pris la tête dedans et vous allez rire de ma stupidité, je n'arrive pas à trouver le nom de cette chose. C'est le nom d'un fruit exotique... l'ananas... non !

Ce disant, elle détache la grenade du collet et l'engin commence à émettre de la fumée inquiétante.

Lucy l'arrache des mains de sa soeur et le jette à John qui s'en débarrasse en lançant dehors la grenade.

JOHN .- Couchez-vous !!!

BOUM ! La grenade explose à l'extérieur.

DOROTHÉE .- Je sais ce que c'est ! C'est une grenade... *(Comprenant)* Une grenade !!! Je vais me trouver mal !

John et Lucy n'ont que le temps de présenter un siège à Dorothée, qui s'y écroule.

JOHN .- Il faut lui faire boire quelque chose ! Vite : du cognac !

LUCY .- Non !

JOHN .- Non ?

LUCY .- Non.

JOHN .- Ah ! Vous l'avez... ?

Il fait le geste de tripoter.

LUCY .- Oui.

DOROTHÉE, *défaillante* .- Si, si, si, du cognac !

LUCY .- Nous sommes en Grande-Bretagne, il faut boire britannique ! Du whisky !

JOHN .- Non !

LUCY .- Non ?

JOHN .- Non.

LUCY .- Ah ! Vous l'avez... ?

JOHN .- Oui.

LUCY .- Bon.

DOROTHÉE .- Décidez-vous, je me trouve mal ! Dépêchez-vous !

JOHN .- Du sherry peut-être...

LUCY .- Le sherry, oui, ça va.

JOHN .- Le sherry, c'est d'accord.

- DOROTHÉE .- Trop tard.
Elle se trouve mal.
Campbell traverse la scène, vêtements en feu.
Dorothée se redresse.
- DOROTHÉE .- Ça sent le poulet grillé !
Elle se relève, va regarder à la cuisine et dit :
- DOROTHÉE .- C'est Monsieur Campbell, il est tout nu ! Il est su-per-be !!!
Enthousiasmée, Dorothée sort cuisine.
Polly entre, venant de l'extérieur.
- POLLY .- Regardez ! Regardez ce que j'ai trouvé éparpillé sur le gazon !
Une paire de menotte ! Un 7,65 de la police ! Une matraque réglementaire ! Une carte de Scotland Yard ! C'est à Campbell ! Campbell est un sale flic !
Arthur jaillit de la cuisine.
- ARTHUR .- Venez m'aider ! Mr Campbell se consume ! Je n'arrive pas à l'éteindre.
Il sort. Polly le suit en hurlant :
- POLLY .- Mon chéri ! Ne brûlez pas !...
Lucy et John sont seuls, atterrés.
- LUCY .- Un flic ! Vous ne croyez pas que c'est pour nous ?
John a ramassé les papiers de Campbell.
- JOHN, lisant .- Brigade numéro XIV. Celle que dirigeait la commandant Shannon... Bien sûr c'est pour nous.
- LUCY .- Mais alors John, nous ne pouvons pas continuer à...
- JOHN .- Il n'en est pas question... Il nous attend au tournant. C'est pour ça qu'il s'est fait passer pour un agent immobilier. Il guette son flagrant délit !
- LUCY .- Nous allons être obligés de vivre comme un couple normal ? Pour toujours ???
- JOHN .- Peut-être pas pour toujours. Nous en avons découragés bien d'autres. Rappelez-vous Shannon !
- LUCY .- Alors, John ? C'est l'armistice ?
- JOHN .- Soyons précis, mon amour : c'est la mi-temps.

Musique.

Ils se mettent à valser.

Le lustre manque de leur tomber sur la tête.

RIDEAU - ENTRACTE

acte 4

On frappe les trois coups de la manière suivante : les deux premiers coups avec le brigadier et le troisième par une explosion effroyable.

Le rideau se lève.

Le décor est en ruine.

Quelques lambeaux de fumée.

Au loin, des éclairs, du tonnerre.

La pièce est vide, mais Polly se cache derrière la table et John derrière le divan.

Jennifer traverse la scène, un revolver à la main. Elle sort précipitamment.

Un instant les têtes de Lucy et John émergent, puis replongent, puis émergent de nouveau.

Coup de tonnerre.
Eclairs rapprochés.

SCÈNE I

— JOHN

— LUCY

— ARTHUR

— DOROTHÉE

— POLLY

JOHN .- Lucy, c'est vous qui avez fait sauter la maison ?

LUCY .- Non, c'est vous.

Elle brandit un couteau.

JOHN, *outré* .- Vous me soupçonnez encore ?

Lucy baisse le bras.

LUCY .- Mais pas du tout, John.

Avec vélocité, elle relève la bras et lance le couteau.

John plonge.

- LUCY .- Adieu John. C'est triste, mais il le fallait.
John se relève.
Il tient devant lui un plateau de bois, formant bouclier, où le couteau s'est fiché.
Lucy s'enfuit vers l'extérieur.
John saisit un lasso et va le lancer dans la direction de Lucy.
Le lasso se raidit.
Il tire, tire longuement pour ramener sa proie en répétant.
- JOHN .- Je la tiens ! Je la tiens !
Mais, c'est Arthur, en tenue de nuit, qui entre, la tête prise dans le noeud coulant.
John constate sa méprise.
Tonnerre - Eclairs.
- JOHN .- Ô rage ! Ô dé... cidément, je suis maudit.
Il sort, en emportant son "bouclier".
Arthur reste seul, interdit, la corde au cou.
Dorothee, en tenue de nuit, paraît, titubante, en haut de l'escalier.
Elle cherche quelque chose par terre.
- DOROTHÉE .- Et maintenant, le vais les retrouver comment, moi, mes verres de contact ?
Le téléphone sonne.
Arthur décroche.
- ARTHUR .- Allô ! Qui ça ? Parlez plus fort, je ne vous entends pas... Il y a beaucoup de fumée... AH ! C'est vous, Mr le Constable ! Vous avez entendu l'explosion ?... Rien, rien : c'est le chauffe-bain qui a éclaté. Aucune victime, non. Dégâts matériel insignifiants. Ne vous dérangez surtout pas... Vous trouvez ma voix altérée ?... C'est que j'ai une corde au cou... Pas du tout, qu'allez-vous croire ?... Non, c'est pour me tenir chaud, j'ai la gorge fragile... Merci, Mr le Constable... et mes hommages à la Constablesse.
Il raccroche.
- DOROTHÉE .- Un chauffe-bain ? Vous appelez ça un chauffe-bain, vous !
 Appelez la police tout de suite. Je ne veux pas rester ici, j'ai peur.
- ARTHUR .- Du calme, Dorothee, du calme ! Vous avez confiance en moi ?
 Ne mêlons pas la police à nos affaires de famille.
- DOROTHÉE .- Je me doutais bien que les maris de ma soeur ne mouraient pas tous de mort naturelle, mais je ne peux pas croire qu'elle ait osé ! Faire sauter la maison de ses pères !
- ARTHUR .- C'est peut-être lui.
- DOROTHÉE .- Je voudrais bien vous croire, mais Lucy a toujours été portée sur les explosifs. Il y avait un petit train qui descendait jusqu'à la plage...
- ARTHUR .- Il n'y en a plus.

DOROTHÉE .- C'est Lucy qui l'a fait sauter. Elle n'avait pas dix ans !
 ARTHUR, *citant* .- "Les groseilles sont mûres"... La grenade, c'est lui !
 DOROTHÉE .- Il y a quand même quelque chose de bizarre. Quand j'ai tiré la chasse d'eau, la maison est venue avec.

ARTHUR .- Forcément, la cuve était bourrée d'explosifs.

DOROTHÉE .- A la place du mur, il y avait la côte française.

On ne peut pas savoir à quel point un mur peut vous manquer.

Eclairs - Tonnerre.

DOROTHÉE .- Oh ! Et cet orage !

ARTHUR .- Oui, le temps se gâte !

DOROTHÉE .- Arthur, j'ai quelque chose de grave à vous demander, m'épouserez-vous encore, malgré ma soeur et son mari ?

Arthur.- Dorothée, quand un chevalier aperçoit une violette écrasée entre deux dragons, il va la cueillir quand même...

Ils s'étreignent.

Entre Polly.

POLLY .- Déménager à l'aube, mais c'est pas humain !

Arthur ôte son lasso et le laisse sur la rampe de l'escalier.

DOROTHÉE .- Je ne sais pas comment tu fais, toi, pour dormir dans un lit qui a pris quarante-cinq degrés de gîte.

POLLY .- Nous allons à l'hôtel ?

ARTHUR .- Non, ta mère préfère rester à proximité.

DOROTHÉE .- Nous allons habiter dans la blockhaus.

ARTHUR .- Dépêchons-nous ! L'orage menace.

Dorothée explose et continue, shakespearienne.

DOROTHÉE .- Les invasions wisigothes, les guerres de religion, les V1 et les V2. En huit cents ans, rien n'a pu ébranler cette baraque, rien ! C'était à l'intérieur que se trouvait le ver !

POLLY .- Où sont-ils, les deux monstres ?

DOROTHÉE .- Je ne sais pas. A ce propos, très important : tant que le coupable ne se sera pas dénoncé, nous serons sans pitié.

POLLY .- Qu'est-ce qu'on leur fera, Maman ?

DOROTHÉE .- La gueule !

Ils sortent.

Tonnerre - La lumière vacille.

NOIR.

SCÈNE II

— JOHN

— LUCY

Pendant le noir, John entre. Il est revolver au poing quand la lumière revient

JOHN .- Ô rage, ô dé... cidément, je suis maudit. Où peut-elle être cachée ?

Lucy entre.

JOHN .- Lucy ! Vous me direz ce que vous voudrez, votre attitude n'est pas celle d'une bonne épouse.

LUCY .- Je ne sais pas à quoi cela tient John, Mais quand la maison a explosé, je me suis sentie visée. Ça continue, du reste.

Soudain, elle arme son revolver. John aussi. Presque en même temps, les deux armes sont prêtes à cracher la mort.

JOHN .- Essayons de tenir, essayons de tenir, jusqu'à ce que ça se calme.

LUCY .- Ça va passer.

JOHN .- Ça passe.

LUCY .- C'est passé. John !

JOHN .- Lucy !

Ils s'embrassent en maintenant chacun son revolver dans le dos du partenaire.

LUCY .- On les pose ?

JOHN .- On les pose.

Bien ensemble, en se surveillant, ils posent leurs armes sur la table. Ils ramènent leur main droite sur leur main gauche.

Prompte comme l'éclair, la main de Lucy saisit le revolver, mais John a été aussi vite.

JOHN .- Lucy ! Quand on fait une trêve, on fait une trêve.

LUCY .- Je suis terriblement navrée, John.

JOHN .- Nous sommes des assassins, peut-être. Des sauvages, non !

LUCY .- Je mendie votre pardon, John.

JOHN .- Nous sommes anglais avant tout !

LUCY .- Pour ma punition, je pose mon revolver sans aucune précaution. Voilà.

Elle pose son revolver avec force et constate :

LUCY .- C'est pas parti.

JOHN .- Non ! Ne restez pas sans revolver ! Non ! C'est d'une imprudence !

Il maîtrise à grand peine sa main droite qui a gardé son arme.

LUCY .- Ça va passer, John. Ça va passer ? Ça passe... C'est passé. John asseyez-vous. Vous êtes en nage.

John baisse son revolver.

- JOHN .- En âge de quoi ?
- LUCY .- Vous êtes en transpiration, John. Dormez. Reposez en paix.
- JOHN .- Il n'en est pas question.
- LUCY .- John, vous ne croyiez tout de même pas que j'allais profiter de votre sommeil pour... bassement...
- JOHN .- Oui.
- LUCY .- Lâchement ?
- JOHN .- Oui.
- LUCY .- Vous pensez ça de moi, John ? Vous avez raison, du reste.
- JOHN .- Trois jours que nous ne dormons pas.
- LUCY .- Nous ne pouvons pas nous permettre de dormir.
- John .- Le premier de nous deux qui s'endort...
- LUCY .- ... est un homme mort.
- JOHN .- Il faut tenir, c'est tout. Il faut tenir, ne pas dormir... Surtout ne pas dormir.
- LUCY .- Qu'est-ce que vous faites, vous, John, pour rester éveillé ?
- JOHN .- Du café. Du café. Du café... du Brésil. Et vous ?
- LUCY .- Moi, j'ai des petites pilules américaines. On peut tenir quinze jours sans dormir.
- JOHN .- Quinze jours ! Sans dormir !... J'suis foutu!
- LUCY .- Quinze jours.
- JOHN .- Oh ! la la ! Je suis foutu.
- LUCY .- Vous en voulez, John ?
- JOHN .- Vous feriez ça ? Quel fair play.
- LUCY, *lui offrant la boîte* .- Deux.

Il prend les pilules, se méfie, jette les pilules.

Lucy en prend deux qu'elle avale.

Dépression de John.

- JOHN .- J'ai les nerfs qui lâchent.
- LUCY .- Les seuls moments où nous sommes tranquilles, c'est quand nous faisons l'amour.
- JOHN .- L'amour ! Mais je n'en peux plus, moi. Nous l'avons tant fait que nous n'étions plus, ce matin, que deux ectoplasmes nus dans un lit défoncé.

Soudain, ils reprennent leurs revolvers.

La fusillade paraît inévitable, mais...

Coup de tonnerre - noir complet.

SCÈNE III

— JOHN

— LUCY

— DOROTHÉE

— LE NAJA

Aussitôt Lucy & John hurlent dans l'obscurité.

LUCY & JOHN .- Hâââ ! Hâââ !

LUCY .- Assassin ! Ne touchez pas à mon revolver !

JOHN .- Voulez-vous me rendre le mien tout de suite ! Voulez-vous !

Mais, pendant le noir, Dorothée est entrée.

Dissimulé derrière elle, car il n'y a pas de "noir" parfait, l'acteur qui joue le rôle du "naja" a pris place sous la table.

C'est Dorothée qui s'est emparée des deux revolvers.

La lumière revient.

Lucy et John comprennent leur erreur.

DOROTHÉE .- Ce n'est pas bientôt fini, ces jeux stupides ? Je ne veux plus voir de revolver ! Confisqués !

Elle met les deux revolvers dans un tiroir, puis se dirige vers l'escalier qu'elle monte en ronchonnant.

DOROTHÉE .- Pire que des enfants ! On ne peut pas les laisser seuls deux minutes ! A-t-on jamais vu des choses pareilles ?

Il y a des fuites dans le blockhaus, je suis venue chercher mon imperméable.

Elle ouvre la porte qui, à mi-escalier, donnant sur une chambre, mais qui, depuis l'explosion, n'ouvre plus que sur le vide.

Elle y tombe avec un grand cri.

Lucy et John se précipitent devant la porte béante.

LUCY .- Dorothée !

John la pousse pour la faire tomber dans le vide.

Elle se rattrape à temps.

JOHN, *hypocrite* .- Attention ! Attention ! Il y a un grand trou. Lucy, ne vous penchez pas !

LUCY, *lui faisant face* .- Arrière !

Elle le repousse. Il essaye de la pousser encore.

Elle le repousse du pied qu'il saisit.

LUCY .- Mon pied !

JOHN .- Quoi, votre pied.

LUCY .- Rendez-moi mon pied !

Il lui rend son pied.

JOHN .- Et bien, prenez-le votre pied.

Sur quoi est-elle tombée, à votre avis ?

Dorothée sort de la cuisine, tout entortillée de ronces.

DOROTHÉE .- Dans les ronces ! Le Christ n'était que couronné. Moi je suis habillée d'épines.

LUCY .- Ma petite soeur ! Je vais te dénoncer.

Dorothée tient une boîte blanche à croix rouge.

DOROTHÉE .- Non ! Ne me touche pas ! Arthur va le faire. J'ai pris la boîte à pharmacie.

LUCY, *bas* .- Ne te sers pas de la teinture d'iode.

Dorothée va pour sortir.

JOHN, *bas* .- Ne touchez pas au mercurochrome.

DOROTHÉE .- Ma bonne éducation ne m'empêchera pas de vous dire...
(*Elle explose*) ... qu'il serait temps d'arrêter vos conneries !!!

Elle sort.

SCÈNE IV

— JOHN

— LUCY

— LE NAJA

JOHN .- Elle a raison, elle a raison.

LUCY .- Elle a raison, faisons une trêve.

JOHN .- Une trêve ? Pour ce que vous les respectez.

LUCY, *sèchement* .- Comme vous voudrez, John.

JOHN .- Il faut chanter, chanter pour ne pas s'endormir !

Il chante, mais decrescendo et s'endort quand même.

JOHN, *chantant* .- Petits papillons qui passez dans les cieux, allez dire bonjour à Monsieur le Bon Dieu...

Lucy prend le lasso laissé par Arthur, va pour étrangler John, mais il se réveille et continue sa chanson d'une voix pâteuse.

JOHN, *chantant* .- Petits papillons qui passez dans les cieux, allez dire bonjour à Monsieur le Bon Dieu...

Lucy, précipitamment, a déposé le lasso.

JOHN .- Ah ! Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

LUCY .- Eh bien ! Je marche, quoi.

JOHN .- Marchez en biais, par là, là bas, en biais !

LUCY .- Je vais pas passer ma vie en biais, non.

JOHN .- C'est ça, vous attendez que je m'affaïsse ici, que je m'assou-pisse, pour faire craquer mes petits os, hein ?

On peut fumer ?

LUCY .- Bien sûr, John, les cigares sont dans le deuxième tiroir.

John ouvre le premier tiroir du petit meuble de jardin, là où Dorothée a déposé les revolvers.

- LUCY .- J'ai dis : le deuxième.
- JOHN .- Ce qu'elle est soupçonneuse.
Il ouvre le deuxième tiroir, y prend un cigare, en menace Lucy comme du canon d'un revolver ; elle a un sursaut.
- JOHN .- Ah ! Je vous ai eue. C'est un cigare. Un cigare inoffensif...
*Il l'allume, puis prend peur et le jette à l'extérieur.
Rien ne se passe.
Lucy va à la bibliothèque et prend un pipeau.*
- JOHN .- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- LUCY .- Un pipeau.
- JOHN .- Non ! Ce n'est pas un pipeau ! C'est une sarbacane avec une flèche empoisonnée !
Il le regarde tout en parlant et conclut :
- JOHN .- C'est un pipeau... Vous jouez du pipeau ?
- LUCY .- J'ai toujours joué du pipeau.
- JOHN .- Faites voir.
- LUCY .- Asseyez-vous.
- JOHN .- Du moment que vous avez les mains occupées, je suis tranquille.
- LUCY .- J'aimerais que les vôtres le soit aussi.
John prend un tricot et tricote.
- JOHN .- Très bien, j'obtempère.
Lucy joue du pipeau.
- JOHN .- Oh ! Vous prenez des cours par correspondance ?
- LUCY .- John !
*Lucy continue à jouer.
Un naja sort de la boîte à ouvrage...
Sur une note discordante de Lucy, il y retombe.
John n'a rien vu.*
- LUCY .- John...
- JOHN .- Attendez, j'ai une diminution.
*Lucy se remet à jouer.
Le naja sort de nouveau...
Enfin, John se retourne et se trouve nez à nez avec le naja.
L'homme et la bête s'affrontent longuement, puis le naja prend son élan...
Mais Lucy refait une note discordante et la bête disparaît.*
- JOHN .- Lucy !... Y a un gros nana.. nana.. un naja qui fait rien que de m'embêter.
*Par frayeur rétrospective, John s'évanouit.
Lucy court le relever.*

LUCY .- John, ne t'évanouis pas ! Je serais capable d'en profiter.

JOHN, *revenant à lui* .- Lucy ! Tu m'as sauvé la vie, en faisant une fausse note avec ton pipeau !

LUCY .- Je ne l'ai pas fait exprès.

JOHN .- Ne mens pas, mon amour. Merci pour le couac.

Ils s'étreignent, éperdus.

JOHN, *montrant la corbeille* .- Lucy, le serpent, où l'as tu trouvé ? Brésil ? Paraguay ?

LUCY .- Samaritaine.

JOHN .- Samaritaine ?

LUCY .- On trouve tout à la Saramitaine.

JOHN .- Lucy.

LUCY .- John...

Elle fond en larmes.

LUCY .- Oh ! John, tu es le premier mari à qui je donne sa chance.

JOHN .- Je ne la mérite pas !

LUCY .- Arrête de me faire pleurer. Je dois être jolie à voir.

Elle va au canapé où elle s'assied et prend son sac pour se refaire une beauté.

JOHN .- Tu es encore plus belle quand tu ruisselles ! Allez, je vais sonner pour que Jennifer nous fasse du thé.

Il va à la table, y prend une sonnette à manche et sonne.

Aussitôt, le naja jaillit de la corbeille comme l'éclair.

John lui tape sur la tête et le fait disparaître en disant :

JOHN .- Allez coucher ! D'abord, tu n'es pas un serpent à sonnette.

Le serpent disparaît dans la corbeille.

Le comédien qui joue ce rôle profitera du noir qui vient pour sortir aussi discrètement que possible de scène.

John rit de sa plaisanterie à propos du serpent, lorsque...

Le noir se fait après un nouveau coup de tonnerre.

SCÈNE V

— JOHN

— LUCY

— ARTHUR

Dans l'obscurité totale...

JOHN .- Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? Ne bougez pas d'ici ! Ne bougez pas ! Un geste et je vous étrangle !... Je vous vois, Lucy ! Je vous vois, attention !

Dans le mur, la tournette pivote et découvre Arthur avec une lampe sourde à la main, ce qui permet de voir Lucy et John s'étranglant consciencieusement.

ARTHUR .- Ce n'est rien, ne vous dérangez pas. Ce sont les plombs qui ont sauté. Je vais arranger ça.

Il ressort, toujours par la tournette, en laissant sa lampe accrochée à l'échelle.

LUCY .- J'ai si peur de l'orage. Je vais me refaire une beauté.

John sursaute en voyant Lucy qui tire son poudrier de son sac.

Il donne un timide coup de sonnette.

Aussitôt alertée, Lucy lâche le poudrier.

JOHN, *chantant* .-

"Attention au grand méchant loup qui se cache, qui se cache,

"Attention au grand méchant loup, qui se cache dans le trou.

Lucy guettant un signal, tire de son sac un peigne...

Petit "gling" indifférent de John.

Un atomiseur... petit "gling".

A nouveau le poudrier... "Gling" plus fort.

Elle rouvre le poudrier... gling, gling, gling !!!

Elle le referme et le remet dans son sac.

LUCY .- Ma poudre ?

JOHN .- De la chaux vive. Le visage rongé en quelques minutes.

LUCY .- De la chaux vive ? Vous n'avez pas honte ? Etes-vous gentleman ou maçon ?

John.- Je commence à être au bout de mon rouleau, moi.

LUCY .- Enfin, merci.

JOHN .- Je vous devais une fleur. Nous sommes quittes.

La lumière revient

ARTHUR, *off* .- C'est réparé !

Lucy dévisse son rouge à lèvres : il est vert.

SCÈNE VI

— LUCY

— JOHN

LUCY .- John ?

JOHN .- Oui, Lucy ?

LUCY .- Mon rouge à lèvres est vert, est-ce bien normal ? On jurerait qu'il a trempé toute la nuit dans du glycérophosphate de belladone.

JOHN .- Bravo, Lucy, vous avez gagné.

LUCY .- Il n'y a pas de quoi applaudir, un rouge qui devient vert, ça se voit. Travail d'amateur, John.

JOHN .- Pardon ! Dans le temps, le rouge restait rouge après le bain ; maintenant les produits de beauté, on ne sait plus avec quoi c'est fait.

LUCY .- John... vous avez sonné pour la poudre et pas pour le rouge ?

JOHN .- Je vous devais une fleur, pas deux.

LUCY .- Alors, je vais vous dire une chose, John : plus de fleur ! On se fait des fleurs et puis on ne s'en fait plus, et puis on ne sait plus où on en est. Alors, reprenons le combat, en toute clarté !

JOHN .- En toute loyauté !

LUCY .- En toute férocité !

JOHN .- En toute amitié. (*à part*) Je la hais, je la hais !*Il lui baise la main.*

LUCY .- Belle matinée, vous ne trouvez pas ?

JOHN .- Oui, une exquise tentation de douceur de vivre.

LUCY .- Profitons-en.

*Elle saisit son revolver et tire trois coups de feu avec une promptitude irrésistible.**John n'a même pas bougé.**Simplement, très raide, il s'appuie contre le canapé.*

LUCY .- Ripostez, John ! Ripostez parce que moi, je continue ! Faites quelque chose !... "Pan-pan", avec la bouche, mais faites quelque chose !

John reste immobile.

LUCY .- John, vous n'allez pas mourir aussi debout. Soyez raisonnable ! Quand on meurt, on se couche, on tombe par terre comme tout le monde.

*Il tombe.**Elle se met à genoux et pleure.*

LUCY .- John, tu étais le plus beau, le plus grand, le plus fort. Je t'aimais. Je t'aimerai toute ma vie. Je ne te survivrai pas.

JOHN .- Lucy ! Hou, hou !!!

LUCY .- Oh ! Le salaud !

JOHN .- Lucy... hou hou...

(Récitant un slogan publicitaire) "Avec le gilet pare-balles, on évite la pierre tombale !"

JOHN .- Merci, Lucy ! Merci, pour les larmes, pour ce chagrin... Le plus beau, le plus grand... ça fait toujours plaisir à entendre.

LUCY .- Dans ces moments-là, on dit un peu n'importe quoi.

JOHN .- Vos paroles m'ont été droit au coeur.

LUCY .- J'aurais préféré que ce fussent mes balles ! Enfin ce sera pour une autre fois !

Tâtant le gilet.

LUCY .- C'est Cardin qui vous a fait ça ?

JOHN .- Non, c'est Rolls Royce.

Il retire son gilet.

JOHN .- Ils se sont recyclés dans le gilet pare-balles pour utiliser les stocks de tôles invendus.

SCÈNE VII

— TOUS

Entrent Arthur, venant de la cuisine et Dorothée de l'extérieur.

DOROTHÉE .- On a tiré des coups de feu. Qui a tiré des coups de feu ?

LUCY .- Ecoutez, mes enfants, si vous vous dérangez chaque fois qu'on tire des coups de feu dans cette maison, vous n'en finirez pas.

DOROTHÉE .- Et moi je vous dis que c'est un très mauvais départ, pour un jeune ménage, de se tirer dessus !

JOHN .- Et moi, je vous dis de ne pas venir semer la zizanie dans mon ménage.

LUCY .- Je me demande de quoi je me mêle.

JOHN .- Elle s'immisce, elle s'immisce. Regardez-là qui s'immisce !

LUCY .- Elle a toujours été indiscreète et cancanière.

DOROTHÉE .- Cancanière, moi ? Si j'étais cancanière, tu sais où tu serais toi, en ce moment ? En train de partager ton pain avec les rongeurs ! Dans un endroit où on t'aurait mâtée !

LUCY .- Mâtée, moi, mâtée ?... A propos, monte ! John a sonné. Que fait Jennifer ? 5 heures c'est l'heure du thé. Ah ben, non ! L'horloge est arrêtée. Ces vieux bidules, ça marche jamais...

Elle tape dessus pour la faire repartir.

La porte de l'horloge s'ouvre. on y voit le cadavre de Jennifer.

LUCY .- ... forcément, y a un cadavre dedans.

Silence.

John vacille.

JOHN .- Soutenez-moi, j'ai le coeur fragile. Soutenez-moi !

Il s'appuie sur une grande armure qui s'ouvre en deux et laisse voir le cadavre de Robert.

JOHN .- Est-ce que je vois bien ?

DOROTHÉE .- Du sang froid.

LUCY .- Montrez votre gilet pare-balles, John.

Lucy examine le gilet.

LUCY .- Un seul impact ! Or, j'ai tiré trois balles ! J'ai tué ces deux malheureux.

DOROTHÉE .- La police ! Il faut appeler la police.

ARTHUR .- Silence, Dorothée ! Ne mêlons pas la police à nos affaires ! L'honneur de la famille avant tout. Voilà ce que nous allons faire... Voilà l'inspecteur Campbell.

Campbell entre avec Polly

CAMPBELL .- Où sont Robert et Jennifer ? Je ne les ai pas vus depuis ce matin. Où sont-ils passés ?

ARTHUR .- Attendez, que je ne dise pas de bêtises... Ils sont allés cueillir des herbes dans la lande, de la menthe sauvage et des concombres.

CAMPBELL .- Et moi je veux les voir tout de suite, vous entendez ? Tout de suite.

ARTHUR .- Lieutenant, nous sommes ravis de l'intérêt que vous portez à nos domestiques...

DOROTHÉE .- Ils sont un peu de la famille.

CAMPBELL .- Non, Madame : ils sont de la police.

DOROTHÉE .- Il n'y a pas de sot métier.

CAMPBELL .- Autant que vous le sachiez, au point où nous en sommes. Ils travaillent sous mes ordres. Ils vous surveillent, alors je ne voudrais pas qu'il leur arrive des bricoles, à ces petits. Il y a une chose que vous savez, c'est que la peine de mort est abolie en Angleterre, mais vous ignorez peut-être qu'elle ne l'est pas complètement. Pour les meurtres de policiers, par exemple, la pendaison reste possible et même probable. Je préfère vous le dire avant qu'il ne soit trop tard.

JOHN .- Oui, ça vaut mieux.

ARTHUR .- Moi, je trouve ça très bien.

CAMPBELL .- Pardon !!!

ARTHUR .- Il faut protéger les policiers.

DOROTHÉE .- On n'a pas le droit de laisser massacrer ces gens-là sans rien faire.

LUCY & JOHN .- Absolument.

POLLY .- Surtout qu'il y en a certains qui sont vachement biquets.

CAMPBELL .- Alors, cherchons-les et trouvons-les très vite. Vous avez intérêt à les retrouver ! Sinon !!!

Il sort.

Polly court après lui et sort.

POLLY .- Mon chéri ! Mon chéri !

ARTHUR .- De toutes façon ça nous fera prendre l'air.

DOROTHÉE .- Il va faire une journée splendide.

Ils font signe à Lucy et John de se débarrasser des cadavres et sortent.

SCÈNE VIII

— JOHN

— LUCY

JOHN .- Très bien, on va les scier, on va les découper en morceaux...
Mais Lucy, je pense : ces deux malheureux ont été tués avec tes
projectiles, sortant de ton revolver, couvert de tes empreintes, mon
pauvre amour. Le mien est toujours armé. Il n'a pas servi. On va te
pendre !

Il éclate en sanglots.

LUCY .- Quoi ?

JOHN .- Non ! Je ne veux pas qu'on te pendre !

LUCY .- Moi non plus !

JOHN .- Rassure-toi ! Je ne te survivrai pas.

LUCY .- John, vous dites que vous ne me survivrez pas ? Alors, mourons
ensemble.

Elle prend son revolver et le tend à John qui le saisit machinalement.

JOHN .- Je vous demande pardon.

LUCY .- Mourons ensemble.

JOHN .- Comment voyez-vous ça ?

LUCY .- Tirons-nous chacun une balle dans la tête ensemble.

JOHN, *dubitatif* .- Boui-boui.

LUCY .- On dirait qu'il y a quelque chose qui vous tracasse.

JOHN .- Lucy... On se dit tout ?

LUCY .- Au point où nous en sommes.

JOHN .- Nous allons nous tuer : un, deux, trois, PAN... ! Je tire, mais
vous ne tirez pas, qu'est-ce qui se passe ?

LUCY .- Vous êtes mort.

JOHN .- Et vous ?

LUCY .- Le chagrin me tue.

JOHN .- Après ?

LUCY .- Evidemment.

JOHN .- Ça risque d'être un peu long. Lucy, il faut accepter le verdict du
destin, c'est votre revolver et ce sont vos empreintes.

Lucy reprend le revolver dans son mouchoir pour ne pas effacer les empreintes.

LUCY .- Je vous signale que maintenant ce sont les vôtres, car vous avez
bien tripoté ce revolver.

JOHN .- J'ai une autre idée. Il faut un coupable à la police. Vous ou moi.
Celui qui se tire une balle dans la tête avoue sa culpabilité. L'autre
peut vivre. Je vous propose de tirer au sort grâce à la roulette russe.

*Il prend SON revolver dans le tiroir et le vide de ses
balles, SAUF UNE.*

JOHN .- Vous connaissez la roulette russe ? Il ne reste qu'une balle, je fais tourner le barillet. Le canon sur la tempe : PAN ! Si le coup ne part pas, tu en fais autant... et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il parte.

Note : A vrai dire, il ne doit y avoir qu'une balle dans le revolver de John, dans la 4^e chambre.

LUCY .- Je n'ai pas bien compris. Montre-moi, mon grand.

JOHN .- Très simple. Barillet. Gâchette. Sur la tempe. Clic !

LUCY .- Comment ça, "CLIC" ?

JOHN, excédé .- CLIQUE !!!

Il appuie, on entend le déclic.

John vacille, suffoquant de panique rétrospective.

JOHN .- Oh ! La sale bête ! Elle a failli m'avoir.

LUCY .- Pardon, John, pardon ! Ça a été plus fort que moi.

JOHN .- Pas de simagrées ! A vous, maintenant.

LUCY .- A moi, maintenant...

Elle pose le canon sous son menton.

LUCY .- Je mets le canon du revolver ici !

JOHN, rectificiant .- Non, là ! Comme ça. La tempe, c'est ici !

LUCY .- J'avais la tête ailleurs.

JOHN .- Je vais vous aider, mon amour.

Il tente de glisser son propre doigt sur celui de Lucy qui est sur la gâchette.

LUCY .- Lâchez mon doigt, lâchez mon doigt. Voulez-vous lâcher mon doigt ! Mais enfin, de quoi m'occupe-je ? Je suis assez grande pour me débrouiller toute seule. Oh ! Il m'énerve, il m'énerve, il m'énerve, j'en pleurerais...

Bon, alors maintenant, voilà : j'ai le bras en l'air, qu'est-ce que je fais ? Voulez-vous me dire ? Qui peut me dire ce que je fais ?

JOHN .- Moi, moi je peux le dire : clic, vous faites clic.

LUCY .- Bon, ben ça va bien ! C'est mon clic à moi. Je le ferai quand je voudrai.

John, vous n'allez pas me regarder mourir. Tournez-vous !

John s'écarte sans cesser de la surveiller, puis se détourne.

JOHN .- Adieu, Lucy.

LUCY .- Adieu John !

Dès qu'il est tourné, elle tire sur lui à deux reprises, mais le coup ne part pas.

Intrigué par les multiples cliquetis, John se retourne, mais Lucy a eu le temps de remettre le canon sur sa tempe.

Elle dit, sans se démonter.

LUCY .- Raté. À vous, John.

JOHN .- A moi !

Il tire dans le vide, heureusement pour lui, car le coup part.

Il pose l'arme en tremblant. Lucy le soutient.

JOHN .- Non ! Je n'aime pas cette idée de revolver. C'est une idée bête.

LUCY .- Elle est de vous.

JOHN .- On a le droit d'avoir des idées bêtes !

LUCY .- Du calme, John ! Reprenez-vous. N'oubliez pas qui vous êtes : John Mac Lesby, un ancien scout ! Nous n'en sortirons pas !

Je vous propose un jeu : chacun de nous pose une devinette à l'autre. Le premier qui ne trouve pas, va se jeter de la falaise.

JOHN .- Je ne suis pas très fort pour les devinettes.

LUCY, *faux jeton* .- Oh ! moi non plus, vous savez. Connaissez-vous le jeu des prénoms ? Exemple - un coup pour rien, bien entendu - Monsieur et Madame Micoton ont une fille, comment s'appelle-t-elle ?

JOHN .- Elle s'appelle Micoton !...

LUCY .- Non ! Le prénom... Mylène. Mylène Micoton.

JOHN .- Ah ! Mylène Micoton, j'ai compris.

LUCY .- Bravo, John ! Vous êtes très éveillé. Vous voyez que ce n'est pas difficile. Je crois que j'ai eu tort de vous proposer ce jeu ! La falaise me guette. Enfin, c'est dit, c'est dit. Je prends la montre, dix secondes pour répondre... On commence ?... Qui commence ? Moi !

JOHN .- Pile ou face.

LUCY .- D'accord, c'est moi.

JOHN .- Pourquoi vous ?

LUCY .- Parce que je suis une dame. Les dames d'abord.

Ils chronomètrent sur la montre de John.

LUCY .- Monsieur et Madame "Dans-le-tas" ont un fils qui s'appelle...

JOHN .- Dans-le-tas... Dans-le-tas... Alphonse. "A l'fonce dans le tas".

LUCY, *un peu désespérée* .- Bravo, John. Vous êtes plus rapide que je n'aurais pensé. À vous.

John prend la montre.

JOHN .- A moi ! Monsieur et Madame "Teusemanie" ont un fils...

LUCY .- "Teusemanie" ?

JOHN .- 10 secondes. 10, 9, 8, 7...

LUCY .- Oh ! John ! John ! Je n'en veux pas de celle-là.

JOHN .- Pourquoi ?

LUCY .- C'est une devinette obscène ! Le prénom est Gédéon ! Gédéon Teusemanie !!! John !!!

Non, mais c'est vulgaire. On peut très bien s'amuser gentiment sans tomber dans la vulgarité.

Elle reprend la montre.

LUCY .- Monsieur et Madame...

JOHN, *dans un cri* .- Ah ! Attendez ! Qu'est-ce que vous avez dit ? J'ai pas entendu. J'ai pas entendu.

- LUCY .- Oui, mais j'ai rien dit.
- JOHN .- Eh bien ! C'est peut-être pour ça, voilà !
- LUCY .- Monsieur et Madame "Enfaillite" ont une fille...
- JOHN .- Enfaillite, Enfaillite, Enfaillite...
- LUCY .- 8 secondes.
- JOHN .- Enfaillite, Enfaillite, Enfaillite...
- John tire sur la manche de Lucy, lui découvrant l'épaule.*
- JOHN .- Comment ça se prononce, "Enfaillite" ?
- LUCY .- Attention, John, vous me déshabillez !
- Elle remet sa manche.*
- John lui redécouvre l'épaule.*
- LUCY .- Oh ! avez-vous fini, John !
- JOHN .- Enfaillite, Enfaillite... Allez-y, allez-y
- Il met la main sur la montre que tient Lucy.*
- LUCY .- John ! La main. Je ne vois rien, enlevez votre main.
- JOHN .- Enfaillite, Ginette, Lucette, Marie-Laurence, Marie-Florence, Flore, Florence, Lucy, Zizi... Zizi ! C'est Zizi !... Allez, c'est Zizi.
- Le temps est écoulé.*
- JOHN .- C'est pas Zizi ?... C'est pas Zizi ?
- LUCY .- Pauvre John ! Je pensais que vous trouveriez !
- JOHN .- J'aurais juré que c'était Zizi.
- LUCY .- Mais vous m'agacez avec votre zizi ! Qu'est-ce que ça veut dire Zizi Enfaillite ? Mais, qu'est-ce que ça veut dire Zizi Enfaillite ? Ça ne veut rien dire.
- JOHN .- Si, des fois on dit...
- LUCY .- On ne dit jamais : j'ai le... bref, ça ne se dit pas.
- JOHN .- Alors, si je comprends bien, en somme, j'ai perdu hein ?
- LUCY .- Oui, John, vous avez perdu !
- JOHN, *se levant* .- C'est affreux, je vais à la falaise...
- LUCY .- Tu sais où c'est, John.
- JOHN .- Oh ! C'est affreux, affreux !
- LUCY .- Affreux, John. Je me mets à ta place.
- JOHN .- Ben, alors vas-y !
- Enfaillite, Enfaillite. Alors qu'est-ce que c'était le prénom ?*
- LUCY .- Mélusine, Mélusine en faillite.
- John remonte au fond, puis revient à Lucy.*
- JOHN .- Dites-donc vous, dites-donc vous, c'est pas un prénom Mélusine.
- LUCY .- C'est très connu.
- JOHN .- C'est un nom de fée. Ce n'est pas un prénom.
- LUCY .- Je connais des tas de femmes qui s'appellent Mélusine.
- JOHN .- Lesquelles ?

- LUCY .- Ça ne me revient pas comme ça, tout de suite.
- JOHN .- Eh bien ! Nous attendrons que ça vous revienne. Une autre devinette avec un prénom usuel, je vous prie.
- LUCY .- Monsieur et Madame "Dalors" ont un fils...
- JOHN, *du tac au tac* .- Omer. Monsieur et Madame "Tout-seul" ont une fille...
- LUCY .- Tout-seul ?
- JOHN .- Huit.
- LUCY .- Alors, là...
- JOHN .- Vous pouvez trouver, Lucy... cherchez bien... Une jeune fille qui n'a pas besoin de porte-jarretelles...
- LUCY .- Ses bas se tiennent ! Sébastienne Tout-seul.
- JOHN .- Bravo, à vous.
- LUCY .- Mais John, vous m'avez aidée.
- JOHN .- Un petit peu, un tout petit peu...
- LUCY .- C'est de la folie.
- JOHN .- C'est de l'amour.
- LUCY .- Oh ! John, pourquoi faut-il que la mort nous sépare ?
- JOHN .- A vous, maintenant, à vous. Pas trop difficile celle-là hein. Je vous ai un peu aidée.
- LUCY .- Oh ! J'en ai une facile, facile, facile. Pour un enfant de 2 ans. Vous allez la trouver, sûrement.
- JOHN, *lui reprenant la montre* .- Alors, sautons mon tour, puisque c'est si facile.
- LUCY .- Monsieur et Madame "Le Métier" ont une fille qui s'appelle...
- JOHN .- Le Métier, Le Métier, Le Métier. Ah ! Vingt fois sur...
- Un temps.*
- LUCY .- Quoi "Vingt fois sur", quoi "Vingt fois sur" ?
- JOHN .- Moi, je connais une fille...
- LUCY .- Qui s'appelle Vingt fois sur...
- JOHN .- C'est une Auvergnate.
- LUCY .- Oh ! Je vous en prie.
- JOHN .- James. James Le Métier.
- LUCY .- J'ai dit une fille. 4, vite John. Cette jeune fille travaille en-dessous des prix pratiqués.
- JOHN .- Agathe !!! Agathe Le Métier.
- LUCY .- Sauvé.
- JOHN .- A toi la falaise !
- LUCY .- A moi la falaise... Qu'est-ce que je raconte, moi. C'est pas du jeu. On triche.
- JOHN .- A quoi ça sert, tout ça ! Je te souffle ! Tu me souffles ! On s'essouffle...
- LUCY .- On n'en sortira pas ! John, il faut en sortir. Vous avez confiance en moi ?
- JOHN .- Pas tellement.

- LUCY .- John, si la première personne qui entre est une femme, vous vous jetez de la falaise. Si c'est un homme, c'est moi qui me jette de la falaise.
- JOHN .- Une femme, je saute, un homme, vous plongez. Une sorte de pile ou face. D'accord, mais ne trichez pas. Si c'est possible.
- LUCY .- Comment tricher ? John soyez idiot si vous voulez, mais restez poli ! C'est vrai ça : soyez idiot si vous voulez, mais restez POLLY !!!

SCÈNE IX

— JOHN
 — LUCY
 — POLLY (OFF)
 — CAMPBELL
 — JENNIFER, UN INSTANT
 — ROBERT, UN INSTANT

- JOHN .- Moi, je ne suis pas poli ?
Lucy crierait ses "Polly" de plus en plus fort.
- LUCY .- Non, John, vous n'êtes pas POLLY !!!
- JOHN .- Alors, voulez-vous me dire en quoi j'ai été impoli.
- LUCY .- Ah ! Im-POLY !!! C'est un mot faible.
- JOHN .- Lucy, j'ai beaucoup de défauts, mais je n'ai pas pour habitude de manquer de respect à une dame.
- LUCY .- Moi qui vous prenais pour quelqu'un de POLLY !!!!
- JOHN .- Il y a quelque chose à comprendre que je ne comprends pas.
- POLLY, *off* .- Tu m'appelles, Tante Lucy ?
- LUCY, *innocente* .- Pas du tout, ma chérie, mais entre, Polly !
- JOHN .- Non !!! Va-t-en ! Retourne d'où tu viens et n'en bouge plus ! Ou je te tue !
- POLLY, *off, s'éloignant* .- Vous savez, vos enfantillages, ça commence à bien faire...
- JOHN .- Oh ! J'en ai une bonne ! Monsieur et Madame "Lesmoutons" ont un fils...
- LUCY .- On a fini les devinettes.
- JOHN .- Juste une ! Quand bêlent les moutons ! Campbell les moutons ! Campbell !
- LUCY .- Il y a quelque chose à comprendre...
- CAMPBELL, *off* .- J'arrive !
- LUCY .- ... que je comprends très bien ! (*Sortant vers l'extérieur*) Bravo. John ! J'irai à la falaise sans faiblir. (*off*) Oh ! Lieutenant, quel bon vent vous amène ?

Puis elle rentre, la première.

- LUCY .- Pardon, Lieutenant, je passe devant vous. Je suis une femme.
John, je vous laisse la falaise.
- JOHN .- Triché ! Elle a triché ! Lieutenant, elle a voulu me tuer, arrêtez-là !
La police avec moi ! La po-li-ce avec moi !
- LUCY .- Mouchard.
- JOHN .- Vampire.
- LUCY .- Cafteur.
- JOHN .- Ogresse ! Arrêtez-là, Lieutenant. Même pour un jour ou deux,
mais que je puisse dormir ! Qu'est-ce que vous attendez pour
l'arrêter ?
- CAMPBELL .- Une tentative de meurtre.
- LUCY .- Moi, j'aurais été à la falaise.
- JOHN .- Des tentatives de meurtres, oh ! il y en a partout, regardez cette
boîte à ouvrage, anodine hein ? Eh ! bien, regardez ce qu'elle fait.
Elle prend son pipeau - parce qu'elle joue du pipeau - et puis elle
joue comme ça... C'est pas ignoble, ça ?
- Il joue du pipeau.*
- JOHN .- Et le naja jaillit !
- Aucun résultat.*
- JOHN .- Et le naja jaillit !!! Veux-tu sortir, sale bête ?
- Aucun résultat.*
- CAMPBELL .- Pourquoi ne sort-il pas ?
- JOHN .- Il ne doit pas aimer le poulet. Vous ne voulez pas arrêter cette
femme ?
- CAMPBELL .- Non !!!
- JOHN .- Alors, arrêtez-moi. Que je puisse dormir ! N'importe où, mais
dormir.
- CAMPBELL .- Pour quel motif ?
- JOHN .- N'importe quel motif ! Tenez, insultes à un agent de la force
publique. A bas les cognes ! A bas les cognes ! Mort aux flics !
Vendu ! Pourri ! Tête de vache ! Et vous me passez les menottes.
- CAMPBELL .- Colonel, vous plaisantez.
- LUCY .- Oh que c'est bien fait ! Oh que je m'amuse ! Oh que je ris ! Oh
la tête qu'il fait !
- JOHN, à Lucy .- Gonzesse !
- CAMPBELL, *réaction fulgurante* .- Quoi ! ?
- JOHN .- Ce n'est pas à vous que je dis ça ! Il est susceptible !! Vous ne
voulez pas m'arrêter ?
- CAMPBELL .- Non, je ne veux pas vous arrêter.
- JOHN .- Alors, c'est simple, j'avoue tout. TOUT !
- CAMPBELL .- Je vous écoute.
- JOHN .- J'avoue que j'ai tué la moitié de mes femmes.
- CAMPBELL .- Pourquoi la moitié ?
- JOHN .- Parce que si je dis tout, vous allez devenir prétentieux. Donc, j'ai
tué mes trois dernières femmes.

CAMPBELL .- Vous avez des preuves ?

JOHN .- Non. Bien sûr que non, puisqu'on a jamais pu me coincer.

CAMPBELL .- Si vous n'avez pas de preuves, vos aveux ne valent rien, colonel.

JOHN .- Comment ça ? Vous ne voulez pas me mettre en prison ?

CAMPBELL .- Je vous dis que je ne peux pas vous arrêter sans preuves : nous sommes en Angleterre, pas en France.

JOHN .- Alors, ça dépasse tout ! Avec les impôts que je paye ! Je n'ai même pas droit à la préventive ?

CAMPBELL .- Non !

JOHN .- Si vous ne m'arrêtez pas, j'irai me déculotter devant la Reine ! J'irai faire pipi sur les bijoux de la couronne !

Il s'écroule en sanglotant.

CAMPBELL .- Mac Lesby, je n'y mets aucune mauvaise volonté, mais je ne peux pas vous arrêter.

JOHN .- Si! Si! Je veux ! Je veux !

LUCY .- C'est fini ces caprices ? Bon, alors maintenant il faut aller à la falaise, comme un homme.

JOHN .- Je n'irai pas ! Je n'irai pas !

Se redressant soudain.

JOHN .- J'ai trouvé ! Lieutenant, je viens de tuer vos deux policiers.

CAMPBELL .- Ah ! Quand même.

JOHN .- Vous allez m'arrêter séance tenante ! Sauvé ! Ils vont me pendre ! Je suis sauvé !

CAMPBELL .- Où sont-ils ?

Jennifer et Robert sortent de l'horloge et de l'armure, frais comme des gardons.

JENNIFER .- Désolée, Lieutenant, ils étaient dans un tel état d'excitation...

ROBERT .- Nous avons fait semblant d'être morts, sans ça ils nous auraient tués.

CAMPBELL .- Vous avez bien fait. Vous pouvez rentrer à Londres. Vous avez accompli un travail superbe.

JENNIFER & ROBERT .- Merci, Lieutenant.

Ils sortent après avoir fait un salut impeccable.

SCÈNE X

— JOHN

— LUCY

— CAMPBELL

CAMPBELL .- Je vous laisse. Dès qu'il y a un cadavre, vous me faites signe et j'arrive.

JOHN .- Il ne peut pas y avoir de cadavre, Lieutenant.

LUCY .- Il n'y en aura jamais.

CAMPBELL .- Mais si. Il ne faut pas vous décourager.

LUCY .- Dès qu'on est sur le point d'y arriver on se prévient.

JOHN .- Je fais drelin-drelin-drelin avec ma sonnette.

LUCY .- Je fais des couacs avec mon pipeau.

JOHN .- Nous n'y arriverons jamais.

CAMPBELL .- Mais pourquoi ?

JOHN .- Nous nous aimons.

LUCY .- Nous nous aimons.

CAMPBELL .- Vous vous aimez ?... Vous vous aimez ?...

JOHN .- Il est sourd ou il est con ?

CAMPBELL .- Bravo ! Ce sera là votre punition. Vous serez vos propres bourreaux. Vous vivrez dans la terreur. Parce qu'un jour l'argent sera plus fort que l'amour, l'un de vous tuera l'autre et je n'aurai plus qu'à arrêter l'assassin. Prenez votre temps. Je ne suis pas pressé.

Il va pour sortir.

LUCY .- Il a raison, c'est l'argent qui nous sépare.

JOHN .- Si nous n'avons plus d'argent, nous n'avons plus besoin de nous tuer.

LUCY .- Mon amour, mon chéri, voulez-vous vivre pauvrement auprès de moi, avec, pour toute ressource votre retraite de colonel ?

CAMPBELL .- Il n'acceptera pas.

JOHN .- J'accepte, Lucy.

CAMPBELL .- Il ment.

LUCY .- Vous m'aimez donc à ce point ?

JOHN .- Oui, Lucy, nous allons tout de suite chez le notaire. Nous faisons un chèque pour la Croix-Rouge, et en avant pour la pauvreté, la main dans la main...

LUCY & JOHN, *chantant* .- La main dans la main...

CAMPBELL .- Ah, non ! Vous n'allez pas me faire ça ! Vous vous êtes conduits comme des salauds toute votre vie, vous allez me faire le plaisir de continuer ! Non, mais, vous n'allez pas devenir des saints ! Avoir votre nom sur la façade d'un hôpital ! Et pourquoi pas le prix Nobel, tant que vous y êtes ?

JOHN .- Oh ! Si on me le propose...

CAMPBELL .- Je ne vois pas pourquoi je m'énerve. Vous n'arriverez pas chez le notaire.

JOHN .- Pourquoi ?

CAMPBELL .- L'un de vous aura tué l'autre avant.

LUCY .- Ce ne sera pas moi.

JOHN .- Moi non plus.

CAMPBELL .- Vous êtes peut-être sincères, mais moi je vous dis que vous n'arriverez pas chez le notaire. Il y aura un accident avant ! Et croyez bien que je le déplore. J'aurais préféré vous voir vous torturer plus longtemps.

JOHN .- Nous allons chez la notaire.

LUCY .- A bientôt, Inspecteur.

CAMPBELL .- Allez-y ! Qu'est-ce que vous attendez ? La porte est grande ouverte.

Lucy et John prennent chacun leur manteau et sortent en courant.

JOHN, *juste avant de sortir, à Campbell* .- Gonzesse !

SCÈNE XI

— CAMPBELL

— ARTHUR

CAMPBELL, *seul* .- Vous n'oserez pas monter dans la voiture ! Vous n'y arriverez pas !... Commissaire Shannon, j'espère que je ne me suis pas trompé. Dites-moi que je ne suis pas trompé, Commissaire Shannon !

Bruit de voiture qu'on met en marche.

CAMPBELL .- Ne me dites pas qu'ils arriveront chez le notaire et qu'ils deviendront pauvres, vertueux et heureux ! Ne me dites pas une chose pareille !

Enorme explosion à l'extérieur.

CAMPBELL .- Je ne m'étais pas trompé, commissaire Shannon !

ARTHUR .- Lieutenant ! Venez-vite ! La voiture du colonel vient d'exploser ! Il ne reste plus rien de John et Lucy ! C'est horrible !

CAMPBELL .- Non ! C'est merveilleux, au contraire. Vous êtes vengé, commissaire Shannon.

Campbell sort.

Arthur tire de sa poche une petite bouteille, avec un fond de liquide incolore.

ARTHUR, *soudain très calme* .- Et hop ! Terminé ! Maintenant, j'épouse Dorothee et à nous l'héritage. Entre la maison et la voiture, je n'ai pas utilisé toute la nitroglycérine. Je garde le reste, ça peut toujours servir.

Il met la bouteille dans sa poche.

ARTHUR .- Voilà. Très bien. A présent, reprenons un air de circonstance pour l'autre idiot.

Il sort avec toute la pitié du monde sur son visage.

ARTHUR .- Dorothee, mon aimée, laissez-moi vous arracher à cet horrible cauchemar ! Vous ne pouvez plus rien pour eux, maintenant.

SCÈNE XII

— Tous

Lucy et John entrent par l'escalier, vêtus de noir.

- LUCY .- J'ai été assez bête pour le croire ! Et il avait piégé la voiture !
 JOHN .- A la Croix-Rouge ! "La main dans la main !" Je l'entends encore !
 LUCY .- Il poussait des grands cris d'amour ! Faux jeton !
 JOHN .- Ces beaux yeux paisibles qu'elle avait ! Méduse !
 LUCY .- Monsieur Mac Lesby, vous avez fait sauter la voiture comme vous avez fait sauter la maison.
 JOHN .- Si j'avais su que la voiture était piégée, je n'aurais pas tourné le démarreur.
 LUCY .- Et moi, je ne serais pas restée blottie amoureusement contre vous.

Ce qu'ils voient dehors les arrête.

- JOHN .- Mais qu'est-ce qu'il fabriquent là-bas ?

Lucy et John s'approchent de la porte d'où rayonne une lueur d'incendie.

Qu'est-ce qu'ils font là-bas, un feu de camp ?

- LUCY .- Non, ils font un méchoui.
 JOHN .- A cette heure-ci ?
 LUCY .- Il n'y a pas d'heure pour les méchouis.
 JOHN .- Campbell agite une jambe qui n'est pas la sienne.
 LUCY .- Et Dorothee, elle est folle ? Elle embrasse une perruque en pleurant.
 JOHN .- Lucy ! J'ai un funeste pressentiment, est-ce que nous serions...
 LUCY .- Les voilà, on va leur demander.

Dorothee entre en pleurant, suivie de Polly et d'Arthur.

- JOHN & LUCY .- Hou, hou !

Aucun résultat.

- JOHN .- Oh ! Que ça commence mal !
 DOROTHÉE, *s'asseyant* .- Ma pauvre... ma pauvre... ma pauvre...
 LUCY .- Elle m'énerve quand elle ne finit pas ses phrases...
 JOHN .- On est là ! On est là !
 ARTHUR .- Morts ! Lucy et John sont morts !
 JOHN, *d'une voix étranglée* .- On n'est plus là...
 ARTHUR .- Dorothee, c'est une perte cruelle, mais vous ne resterez pas seule ; nous allons nous marier.
 DOROTHÉE .- Non, il ne peut plus être question de mariage entre nous.
 ARTHUR .- La douleur vous égare ?
 DOROTHÉE .- Non, Arthur. Ne m'en veuillez pas, mais je vais me retirer du monde, entrer dans un couvent et prier pour l'âme de ma pauvre soeur qui en a bien besoin.

- JOHN .- Ça, pour en avoir besoin, elle en a besoin.
- LUCY .- John, dites donc...
- ARTHUR .- Vous sacrifier pour votre soeur ? Ça va pas, non ? Une créature qui a passé une partie de sa vie dans un claque !
- JOHN .- Qu'est-ce qu'il raconte ?
- LUCY .- Je ne sais pas, je n'ai pas entendu.
- DOROTHÉE .- Arthur, vous n'avez pas honte ! Devant Polly !
- POLLY .- Au contraire, ça m'intéresse.
- JOHN .- Moi aussi.
- POLLY .- Tante Lucy a été pensionnaire dans un...
- ARTHUR .- Dans une maison close, là !
- DOROTHÉE .- Mais non, pas du tout, au contraire. Une maison ouverte à tout le monde. De style un peu rococo, où elle demeurait avec ses petites camarades et fréquentait beaucoup de militaires, de magistrats, d'hommes politiques... C'était... c'était... c'était un bordel, quoi !
- JOHN .- Propriétaire, peut-être ?...
- LUCY .- Beuh...
- JOHN .- Tenancière ?
- LUCY, *humble et pudique* .- Pensionnaire. Simple pensionnaire. Modeste et laborieuse, toujours prête à bien faire.
- DOROTHÉE .- Elle n'en sortit que pour se marier, six fois !
- POLLY .- Pauvre oncle John, lui aussi, il avait des excuses.
- JOHN .- Oh ! Là oui !
- Entrée de Campbell.*
- CAMPBELL .- Aucune !
- JOHN .- Comment aucune ?
- CAMPBELL .- John Mac Lesby a toujours été une ordure intégrale.
- JOHN .- C'est facile d'insulter un mort.
- CAMPBELL .- Vous me direz que c'est facile d'insulter un mort.
- JOHN .- Si vous saviez que j'étais là, devant vous, vous ne diriez pas la même chose.
- CAMPBELL .- Même s'il était là, devant moi, je lui dirais la même chose.
- JOHN, *étonné* .- Il répète tout ce que je dis.
- LUCY .- On dirait qu'il entend dans son subconscient. Il doit être un peu médium.
- JOHN, *à Campbell* .- Vous oubliez que vous parlez à un colonel.
- CAMPBELL .- Je vais vous dire quelque chose qui va bien vous étonner. Mac Lesby n'a jamais été colonel. Il n'a pas dépassé le grade de sergent.
- Regard intéressé de Lucy à John.*
- JOHN .- Sergent chef !
- CAMPBELL .- Il a fait ses études au Collège de Dorchester ! Il en a été chassé pour avoir trop aimé ses petits camarades.

- LUCY .- John !
- JOHN .- Comme tous les petits anglais.
- CAMPBELL .- Et pour être chassé d'un collège anglais pour un pareil motif, il faut vraiment exagérer. Et puis, il a fait un peu de tout, vol à la tire, attaque à main armée, escroqueries aux vieillards et même pilleurs de tronc !
- LUCY .- John !
- JOHN, *en larmes* .- J'ai honte !
- LUCY .- Mais vos uniformes somptueux ?
- JOHN .- Surplus de l'armée.
- LUCY .- Vos décorations ?
- JOHN .- Cadeaux Bonux.
- CAMPBELL .- Sa carrière militaire s'est terminée comme sergent...
- JOHN .- Chef !
- POLLY .- Mais alors, le Lord de je ne sais quoi, le baronnet de je ne sais où ?
- CAMPBELL .- Il ne s'appelait pas Mac Lesby. Il s'appelait Jules Trombone et il était français.
- LUCY .- Alors, je suis "Madame Trombone" ! John, je ne vous le pardonnerai jamais !
- CAMPBELL .- Je ne lui ai connu qu'un sentiment respectable, c'est celui qu'il eut pour ta tante.
- POLLY .- En essayant de la massacrer ? Tu veux rire ?
- CAMPBELL .- Polly, je suis convaincu - et j'ai de bonnes raisons de l'être - que ces deux criminels sont morts sanctifiés par l'amour.
- JOHN .- Il est bien, ce garçon.
- LUCY .- Il nous a compris.
- POLLY .- C'est très chouette... mais dis donc, Peter...
- CAMPBELL .- Oui, ma chérie ?
- POLLY .- Tu vas faire un beau mariage en m'épousant. Maman, Arthur et moi, nous héritons des deux monstres.
- CAMPBELL .- Non, ma chérie, selon la dernière volonté des défunts, toute leur fortune ira à la Croix-Rouge.
- ARTHUR .- Où ça ???
- JOHN & LUCY .- A la Croix-Rouge ! Sourdingue !
- ARTHUR .- Je ne suis pas d'accord.
- CAMPBELL .- Et pourquoi, Mr Gordon ?
- ARTHUR .- Une partie de cet argent est à moi et je le garde.
- DOROTHÉE .- Arthur ! Ce fruit de tant de crimes, vous ne pouvez pas !
- ARTHUR .- Si ! Je suis pauvre, j'en ai besoin.
- CAMPBELL .- Bien entendu, si l'un des trois héritiers refuse...
- ARTHUR .- Je refuse !
- DOROTHÉE .- Nous, nous donnerons nos parts à la Croix-Rouge.
- CAMPBELL .- De toute façon, Arthur, vous n'êtes qu'un cousin éloigné...
- JOHN .- Et même perdu de vue.

- CAMPBELL .- Vous n'avez droit qu'à une fraction insignifiante.
- ARTHUR .- Insignifiante pour vous, pas pour moi. *(Bas)* Je vais leur péter la gueule à ces trois-là, ça ne va pas être long.
- JOHN .- Qu'est-ce qu'il dit ?
- LUCY .- Il dit qu'il va leur péter la gueule.
- Hors de la vue de Dorothée, Polly et Campbell, Arthur tire de sa poche sa bouteille de nitroglycérine.*
- LUCY .- John ! Regarde ! Qu'est-ce qu'il tient dans ses mains ?
- JOHN .- C'est de la nitroglycérine ! L'explosion c'était lui !
- LUCY .- La voiture c'était lui ! Regardez-le John !
- JOHN .- Il va les tuer.
- LUCY .- Il faut l'en empêcher.
- Arthur s'avance lentement vers le groupe des trois autres, ayant remis la bouteille de nitroglycérine dans la poche droite de son imperméable.*
- Lucy et John essayent de s'opposer à son passage, peine perdue.*
- John fait le fantôme.*
- JOHN .- Il faut lui faire peur : Hou, hou !
- Lucy.- Ne soyez pas ridicule !
- JOHN .- Le lieutenant ! Il est un peu medium, il va nous entendre.
- Dans l'oreille de Campbell.*
- JOHN .- La nitro !
- Lucy va à l'autre oreille de Campbell.*
- LUCY .- La nitro !
- POLLY .- Et si je refuse de donner ma part ?
- CAMPBELL .- Je ne t'épouse plus.
- POLLY .- Quel casse-pieds !
- LUCY .- Il est bien, ce garçon.
- JOHN .- Il est bien, mais il est sourd !
- JOHN & LUCY .- La nitro ! La nitro !
- CAMPBELL .- Quel métro ?
- Arthur monte l'escalier.*
- LUCY .- La communication est mauvaise.
- JOHN .- Pourtant, nous ne sommes pas en France.
- Ils recommencent.*
- JOHN & LUCY .- La nitro ! La nitro !
- CAMPBELL .- Qu'est-ce que j'ai dans l'oreille, moi ?
- LUCY .- Ça, on se le demande.
- JOHN .- Attention ! Il va tout balancer du haut de l'escalier !
- LUCY .- Seigneur, ma part d'éternité pour sauver ma soeur !
- JOHN .- Seigneur, sa part d'éternité pour sauver sa soeur !

Dorothée va vers Arthur.

LUCY .- Arthur, mon chéri, vous ne pouvez pas...

ARTHUR .- Ne bougez pas !

CAMPBELL .- Arthur, qu'est-ce que vous avez dans la main ?

ARTHUR .- De la nitroglycérine, connard

LUCY, à John .- Fais gaffe, ça va sauter !

JOHN, à Lucy .- Mais non ! Pour nous c'est déjà fait, ma chérie.

Arthur brandit la bouteille.

ARTHUR .- Restez où vous êtes, mes petits poussins. Je prends un peu de recul pour vous envoyer ce bibelot. Ne vous faites pas de souci, vous ne sentirez rien, ça va être fini tout de suite.

CAMPBELL .- Donne-moi cette bouteille, Arthur.

Arthur va pour sortir, à reculons, en brandissant la bouteille.

Le main de Robert, venant de l'extérieur, la cueille en douceur.

ROBERT .- Donnez-moi cette bouteille, Monsieur, s'il vous plaît. Tenez, lieutenant.

CAMPBELL .- Ne la secouez pas crétin, c'est de la nitroglycérine !

Arthur s'enfuit, pleurant comme un enfant.

JENNIFER, entrant .- Lieutenant, il court vers la falaise !

CAMPBELL .- Il va à la falaise, il ne peut pas nous échapper.

Campbell et Jennifer sortent.

POLLY .- Mon chéri ! Mon chéri !

Polly sort.

VOIX D'ARTHUR .- Dor-o-théééé...

DOROTHÉE .- Arthur ! Voilà, c'est de votre faute ! Vous l'avez fait pleurer, il n'a pas vu la falaise !

Elle sort.

SCÈNE DERNIÈRE

— LUCY

— JOHN

Lucy et John sont seuls.

LUCY .- Ma soeur est sauvée, merci, Seigneur ! Maintenant je suis dans votre royaume...

JOHN .- T'énerve pas, tu n'y es pas encore.

La lumière monte au rouge.**Des bruits sinistres se font entendre.**

LUCY .- Tu crois qu'on va... monter ?

JOHN .- Ça me paraît compromis.

LUCY .- Ils ont peut-être des critères qui ne sont pas les nôtres.

JOHN .- Ça vaudrait mieux pour nous.

LUCY .- Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que je vais monter.

JOHN .- Toi ? Sûrement pas ; tu as donné ta part d'éternité pour sauver ta soeur.

LUCY .- Tu sais que, toi aussi, tu es mal barré !

JOHN .- Pourquoi ?

LUCY .- Pilleur de tronc ! Tu lui a pris ses sous ! Il ne te le pardonnera jamais !

JOHN .- Oh ! Il n'est pas comme ça.

Les bruits s'accroissent.

LUCY .- Tu entends ?

JOHN .- Oui.

LUCY .- Ce sont les harpes célestes, que nous entendons là ?

LUCY .- On peut pas dire...

Le porte de la cave s'ouvre, vomissant des flots de lumière rouge.

LUCY .- Oh !

JOHN .- Ah !

LUCY .- Je crois qu'on nous attend.

John va à la porte.

JOHN .- Je vais aux nouvelles... Il y a quelqu'un ?... Hou ! Hou ! Elle est là !...

Par sa mimique, il confirme qu'il y a quelqu'un.

JOHN .- Après toi, mon amour.

LUCY .- Après toi, mon chéri.

JOHN .- Les dames d'abord.

LUCY .- Montre-moi le chemin.

John redevient un instant "Trombone".

JOHN .- Tu vas te magner, Lucette ?

Lucy redevient un instant "pensionnaire".

LUCY .- Dis donc ! Trombone, écrase !

JOHN .- Alors... ensemble.

Ils se serrent l'un contre l'autre.

Ils vont vers la cave.

La porte se referme brusquement.

JOHN .- Qu'est-ce que ça veut dire ?

LUCY .- On va rester là ? A hanter la maison ?

JOHN .- Oui, voilà nos uniformes.

**Deux suaires et deux cagoules blancs, rangés
dans les cintres, descendent du ciel.**

LUCY .- Et à ton avis, on va en prendre pour combien ?

JOHN .- Mille ans au minimum !

Lucy essaye un des suaires.

LUCY .- Mille ans !... Comment me trouves-tu avec ça ?

JOHN .- Dommage !... Le noir t'allait si bien !

RIDEAU

FIN DE LA COMÉDIE

